

Des lettres dans le roman : le jeu de la correspondance épistolaire dans *La novela de mi vida* (2002) de Leonardo Padura Fuentes¹

FABRICE PARISOT

UNIVERSITÉ DE PERPIGNAN VIA DOMITIA/E.A. CRESEM

fparisot@univ-perp.fr

1. Lauréate du Prix Casa de Teatro du Centre culturel de Saint Domingue qui édita la première édition du roman, avant qu'il ne soit définitivement publié en 2002 par les éditions Tusquets, *La novela de mi vida*, du romancier cubain Leonardo Padura Fuentes, est le septième roman de cet auteur qui rompt ici avec le roman policier – même si, là encore, une enquête, qui s'apparente à une recherche policière, est au centre de l'un des trois récits qui vertèbrent la narration –, pour s'engager dans la voie du roman historique, puisque l'un des trois récits qui structurent l'ensemble est consacré au grand poète romantique cubain du XIX^e siècle José María Heredia².
2. Tout en s'inspirant de ses nombreuses recherches sur la vie du poète et le contexte historique et littéraire de l'époque³, le romancier imagine, sous
 - 1 Cet article a été réalisé à partir du tapuscrit du roman que le romancier nous a confié. Aussi, nous ne citerons pas les pages de l'édition Tusquets, mais nous nous référerons aux différentes parties et sections qui structurent le roman.
 - 2 En 2020, lors du Salon International Carlos Fuentes de la Foire du Livre de Guadalajara tenu à Mexico, à l'occasion de la remise de la médaille Carlos Fuentes en reconnaissance de son œuvre, Leonardo Padura Fuentes devait expliquer s'être engagé dans la voie du roman historique pour essayer de comprendre la nature intime de son pays, les clés d'une appartenance, mais aussi pour mieux se comprendre lui-même ; car il avait conscience qu'entre les mains d'un romancier, l'Histoire pouvait être utilisée pour révéler depuis un angle intime, dramatique, subjectif même, l'existence d'un vaste processus visible dans et à travers l'Histoire, d'une façon viscérale, que la science historique ne permet pas toujours d'appréhender (Padura, 2020). (Nous avons traduit les propos de Leonardo Padura Fuentes).
 - 3 Le romancier a rapporté deux anecdotes qui ont motivé l'écriture de ce roman. La première, en 2020, à l'occasion du discours inaugural de ce même Salon cité précédemment dans lequel il devait raconter que « c'est la découverte d'un lien gastronomique, le *quimbombo*, partagé avec le poète romantique José Maria Heredia, qui lui a donné l'idée de faire d'abord des recherches sur ce fondateur de la littérature cubaine, puis de lui consacrer un roman : « Encontrar a través de un elemento representativo de la culinaria cubana un nexo entre el fundador Heredia, muerto en México poco después de concretado su breve regreso a Cuba, y mi propia persona, casi dos siglos después, fue un hallazgo esencial a la hora de estudiar, primero, y proponerme,

la forme d'une autobiographie fictionnelle (ou fiction autobiographique), les mémoires apocryphes de l'auteur de l'*Ode au Niagara*. Ce récit, donné à lire comme le manuscrit égaré des confessions de José María Heredia, sera l'élément diégétique catalyseur de la narration romanesque.

3. Parallèlement, mais tout en s'enchâssant ou en s'enchevêtrant à distance, en tout cas en se complétant et se réfléchissant de façon spéculaire, le roman combine et tisse les fils de la trame narrative de deux autres récits qui font également apparaître la figure du poète. Se trouvent ainsi mêlés et imbriqués, au moyen de nombreuses analepses, et en une sorte de mise en abyme, le récit du retour à Cuba, en 1998, du personnage de fiction Fernando Terry, alors exilé en Espagne depuis dix-huit ans, venu rechercher, entre autres choses, le fameux manuscrit égaré de José María Heredia, celui des démarches entreprises en 1921 par son fils José de Jesús Heredia afin de confier le manuscrit à une loge maçonnique et, enfin, comme déjà signalé, le récit autobiographique d'Heredia lui-même.
4. Aussi, le roman, véritable construction tripartite, conjugue-t-il de façon complexe et polyphonique les époques, la fiction et l'Histoire romanesque, « l'auteur procédant par ruptures successives, changements de narrateurs et de temporalités en effectuant de fréquents passages d'une époque historique à une autre et d'un espace géographique à un autre » (Zayas, 2020a ; 3). Comme le signale Elena Zayas, « Leonardo Padura Fuentes a alors recours à diverses stratégies narratives pour que les frontières entre Histoire et fiction restent floues et n'altèrent pas la cohérence thématique de l'œuvre » (Zayas, 2020b ; 2). Parmi ces stratégies, on peut observer le recours fréquent au genre épistolaire. Michèle Guicharnaud-Tollis a raison de faire remarquer que :

[...] même si Padura a adopté le genre autobiographique, et non pas épistolaire comme beaucoup d'écrivains exilés du XX^e siècle –, il n'est guère douteux que, par souci de vraisemblance, il se sera tout de même fortement imprégné et inspiré de cette littérature épistolaire très en vogue à l'époque romantique. Son roman montre très bien, du reste, l'ampleur des répercussions de deux missives

después, escribir la novela de la vida del poeta » (Padura, 2020). La seconde, récemment, lors d'un entretien avec l'auteur de cet article, où il devait expliquer que c'est la lecture de la lettre envoyée par le poète à son oncle Ignacio en juin 1824, dans laquelle José María Heredia s'interrogeait sur le caractère romanesque de sa vie, qui avait motivé son désir d'écrire le roman de la vie d'Heredia (Parisot, 2021). Rappelons enfin que les recherches entreprises aussi bien sur le poète que sur le contexte historique, culturel et littéraire de l'époque donneront également lieu de la part de Padura à la publication d'un ouvrage intitulé *José María Heredia : la patria y la vida* (2003).

réellement adressées par Heredia aux autorités, car elles scellèrent sa perte, ses amis y voyant d'authentiques trahisons (Guicharnaud-Tollis, 2020 ; 6).

5. De la même manière, mais dans un autre ordre d'idée, Cécile Marchand, dans un récent article consacré à *La novela de mi vida*, souligne, non sans une certaine acuité, que :

[...] los textos más relevantes y numerosos son los epistolares. Cierta lógica histórica justifica su presencia, su uso en las épocas remotas que sirven de telón de fondo a dos hilos narrativos pero el escritor se esmeró particularmente en imaginar o transcribir algunas, por ejemplo, la de Lola Junco que le anuncia la llegada de un hijo. Pero el autor utiliza el recurso de las cartas también en la parte contemporánea de la novela (Marchand, 2020 ; 5).

6. Ce sont donc précisément ces nombreuses lettres instillées, distillées tout au long de la narration que nous nous proposons d'examiner ici, afin de montrer en quoi elles participent pleinement de la construction du texte et de l'élaboration du sens et répondent à un certain nombre de stratégies discursives et narratives mises en jeu par le romancier.

1. La lettre du titre ou le titre comme fragment de lettre

7. Si, dans la Bible, au commencement était le Verbe, nul doute que dans *La novela de mi vida*, au commencement était la lettre. En effet, le titre même du roman retenu par l'écrivain cubain est un emprunt, savamment opéré en raison de la stimulante ambiguïté et pluralité d'interprétations qu'il génère, à une lettre que le poète José María Heredia avait adressé, depuis l'exil, à son oncle Ignacio, le 17 juin 1824, après avoir contemplé les chutes du Niagara. C'est la première épigraphe, située en dessous de la mention du titre de la première partie de l'ouvrage (« El mar y los regresos ») qui va donner au lecteur la clé du choix du titre, et en justifier la présence, encore que nimbée de mystère puisque le destinataire de la lettre y apparaît sous le masque de ses initiales J.M.H. Ce fragment de lettre : « ¿Por qué no acabo de despertar de mi sueño? Oh! Cuando acabará la novela de mi vida para que empiece su realidad? » donné à lire comme une double interrogation, et à travers lequel on sent bien une réminiscence implicite d'une œuvre caldéronienne bien connue (*La vida es sueño*), rend compte, de façon dramatique, non seulement des sentiments douloureux éprouvés par le poète romantique à ce moment-là de sa vie, mais aussi

d'une prise de conscience de sa part de l'illusion de vie authentique dans laquelle baigne toute son existence. Dans le même temps, en considérant sa vie comme un roman, José María Heredia s'autoproclame indirectement auprès de son oncle, comme une sorte de personnage, un être de fiction dont l'existence est marquée du sceau de l'irréalité, bien que pourtant bien réelle.

8. Cette idée sera reprise, avec une légère variation, et de fait redynamisée, à l'orée de la seconde partie du roman puisque, sans doute à l'occasion d'une lettre écrite, à nouveau depuis l'exil, le 20 mai 1827, mais dont on ne sait rien cette fois-ci du destinataire ; cette même constatation constituera la matière discursive de la seconde épigraphe située, là encore, en dessous du titre lapidaire de cet autre volet du récit (« Los destierros ») : « ...ya es tiempo de que acabe la novela de mi vida para que empiece su realidad ». Si les deux fragments se font inévitablement écho et entrent donc en résonance, la mention de « la novela de mi vida », titre complet du roman et bris de fragment d'épigraphe, sera un véritable *leitmotiv* qui va rythmer tout le récit, presque jusqu'à saturation, puisqu'on le retrouve, avec un certain nombre de variations, dans les trois récits. De sorte que toute la narration, aussi bien l'autobiographie apocryphe de José María Heredia que les récits consacrés à Fernando Terry ou à José de Jesús Heredia, est constituée, pour ne pas dire sous-tendue, de bribes de ces deux lettres que Padura a instillées à dessein dans le paratexte de son roman. Plus encore, cette réflexion récurrente, qui revient à satiété dans le récit, montre, à l'évidence, que le poète définit son existence comme un songe dont il voudrait se réveiller et comme un roman dont il voudrait s'échapper afin de connaître la réalité, comme si toute sa vie n'avait été qu'une pure fiction, d'où le souhait sans doute de rédiger, à la fin de sa vie, « le roman de sa vie ».

2. De la lettre comme déclencheur d'enquête à la lettre comme fin de quête : à la recherche du manuscrit disparu

9. Dès le début du roman, le lecteur va découvrir que, dans toute cette correspondance que le roman dispose et propose, c'est une lettre, écrite en lettres majuscules, afin de mieux en faire ressortir le contenu et l'incitation implicite qu'elle suppose, qui est à l'origine du retour à Cuba en 1998, pour

un petit mois seulement, de Fernando Terry, après 18 an d'exil, d'abord aux États-Unis, puis en Espagne.

10. C'est son vieil ami Álvaro, l'un des sept Merles Moqueurs (*los Socarrones*), qui est à l'origine de cette missive dans laquelle il apprend à Fernando Terry que leur ancien professeur, le docteur Mendoza, a découvert, dans une caisse des Archives nationales, l'acte de remise, en 1921, du manuscrit de l'autobiographie du poète romantique cubain José María Heredia par son fils José de Jesús Heredia à la loge maçonnique « Hijos de Cuba » de Matanzas :

11. FERNANDO, FERNANDO, FERNANDO: AHORA SÍ HAY UNA BUENA PISTA. CREO QUE PODEMOS SABER DÓNDE ESTÁN LOS PAPELES PERDIDOS DE HEREDIA (partie 1, section 1).

12. Puis, le narrateur extradiégétique, après avoir transcrit le début de la lettre, en complète le contenu de façon indirecte à présent, en rappelant les circonstances de la découverte de ces papiers :

Y su amigo le contaba cómo el doctor Mendoza, antiguo profesor de ambos, convertido tras su jubilación en bibliotecario de la Gran Logia, había rescatado varias cajas de documentos masónicos trasapelados en un sótano del Archivo Nacional y entre los papeles había hallado uno capaz de cortar la respiración: se trataba del acta donde se registraba el homenaje que en 1921 le rindiera la logia matancera Hijos de Cuba a José de Jesús Heredia, el hijo menor y último albacea del poeta José María Heredia, y donde se aseguraba que el viejo masón había entregado al Venerable Maestro un sobre sellado que contenía un valioso documento escrito por su padre, el cual debía quedar, desde entonces y hasta 1939, bajo la custodia de aquel templo, heredero del que había iniciado al poeta independentista en 1822... (partie 1, section 1).

13. Cette lettre, dès les premiers instants de la *fabula*, est intéressante aussi bien pour Fernando Terry que pour le lecteur du roman dans la mesure où elle présente en raccourci, ou, si l'on préfère, concentrée à l'envi, une partie de l'histoire du manuscrit perdu d'Heredia, que la narration consacrée à José de Jesús développera par la suite de façon beaucoup plus détaillée et dilatée. Elle permet également au lecteur, innocent, de découvrir que le destinataire de la lettre dont un fragment a été placé en guise d'épigraphe n'est autre que le poète José María Heredia ; ce qui aura pour fonction d'induire nécessairement tout un contexte temporel politique, social et littéraire et culturel, celui des trois premières décennies du XIX^e siècle. Enfin, elle présuppose, outre le fait qu'il sera question, entre autres, du rôle de la franc-maçonnerie dans ce récit interpolé, que la réception et la

lecture de cette lettre par son destinataire vont, en principe, générer un retour et déclencher une enquête, à tout le moins une recherche.

14. Cette recherche du manuscrit égaré, dont on apprend, grâce à la lettre d'Álvaro et à la découverte du docteur Mendoza, qu'elle est peut-être encore dans la bibliothèque de la loge maçonnique « Hijos de Cuba » de Matanzas, que le *marielito* Fernando Terry va effectivement se lancer, est en premier lieu motivée par le fait que l'ex-professeur de littérature à la Faculté des Lettres de l'Université de La Havane a entrepris, avant sa destitution et son long exil, une thèse sur le poète romantique dont il est déjà en partie spécialiste. Cette enquête le conduira, de péripéties en rebondissements, de La Havane à Matanzas en passant par Colón, et le fera entrer en contact avec des personnages présents dans le récit consacré à José de Jesús Heredia, comme Salvador Aquino, par exemple, ou bien avec des descendants de ceux-ci, comme ce sera le cas avec Carmencita Junco.
15. Mais cette enquête qui s'apparente quasiment à une investigation policière (le contenu de la lettre d'Álvaro ne signale-t-il pas une « bonne piste » ?) se double d'une quête de vérité de la part de Fernando Terry : découvrir, parmi ses amis, qui l'a, à l'époque, trahi et dénoncé à la Police spéciale du régime castriste, la lettre d'Álvaro se donnant alors à lire comme le prétexte (narratif) apte à mettre en marche un double projet. Moyennant quoi, le retour au pays en 1998, après 18 ans d'absence, du personnage fictif mis en scène, va permettre à l'auteur, Leonardo Padura Fuentes, de se livrer, comme c'était déjà le cas dans la tétralogie des « Quatre saisons⁴ », à une véritable radiographie de l'île et de sa (triste) réalité ultérieure à ce qui a été désigné comme « la Période spéciale en temps de paix », mais aussi à des réflexions sur le rôle de l'intellectuel dans la société, sur la création littéraire, sur la censure et l'autocensure, l'exil... ainsi qu'à une vision désenchantée de toute une génération à laquelle on avait fait croire à la naissance de « l'homme nouveau » et à la promesse d'un futur ouvert sur d'heureuses perspectives. Ce retour au pays sera également l'occasion pour Fernando Terry d'entrer de nouveau en contact avec ses anciens amis, le groupe des Merles Moqueurs, dont certains, d'ailleurs, participeront avec lui à la recherche du manuscrit disparu, et de renaître partiellement à la vie et à la

4 On désigne sous le nom très vivaldien de « Les Quatre saisons », la tétralogie policière que Leonardo Padura Fuentes a composée et publiée entre 1991 et 1998. Il s'agit respectivement, on le sait, de *Pasado perfecto* (1991), *Vientos de cuaresma* (1994), *Máscaras* (1997) et *Paisaje de otoño* (1998), dont le protagoniste principal et récurrent est le lieutenant de police havanais Mario Conde.

création littéraire grâce à sa (re)-découverte de l'amour lors de sa relation avec Delfina. Elle lui donnera, enfin, l'occasion de faire toute la lumière, lors de l'enterrement du docteur Mendoza, quasiment à la fin du roman, sur l'absence de trahison de la part de ses amis après son face à face avec son ancien interrogateur, le lieutenant Ramón, devenu vendeur de porcs sur le marché.

16. Plus encore, comme l'explique Elena Zayas :

les recherches de Fernando, une véritable enquête pour retrouver le manuscrit de Heredia, constituent également le cheminement de sa propre quête identitaire, car il est animé du violent désir de retrouver une cohérence personnelle. Il exprime son besoin de rassembler les éléments épars de sa vie afin de l'ancrer dans une réalité moins éclatée. La quête du manuscrit de Heredia permet à Fernando de renouer avec une partie de lui-même, avec ce qu'il était à Cuba, avant son départ (Zayas, 2020a ; 8).

17. Si cette quête de vérité et cette reconstruction de soi à laquelle aspire Fernando Terry afin d'apaiser son âme se clôt sur la révélation finale d'une parfaite intégrité de ses amis, l'enquête, en ce qui concerne le manuscrit disparu des Mémoires d'Heredia, après de nombreux rebondissements dignes des meilleurs romans néo-policiers hispano-américains, se termine, au bout des trente jours de recherche, par un semi-échec puisque, on le sait, ce document a été jeté aux flammes de l'oubli par le prétendant d'alors à la présidence de la République de Cuba, Domingo Vélez de La Riva y Del Monte, qui en était détenteur après l'avoir acheté à prix d'or à Ricardo Junco, afin de faire taire définitivement ces papiers compromettants pour ses origines, sa famille et son avenir politique.

18. Toutefois, la ténacité et la persévérance de Fernando Terry auxquelles l'aura exhorté la professeure Santori, lors de leur rencontre quasiment à la fin du roman aussi, sera, en quelque sorte, récompensée par Carmencita Junco, descendante de Ramiro Junco, et par voie de conséquence de José María Heredia, qui, en grand secret, lui donne à lire la dernière lettre que le poète a demandé de faire parvenir, après sa mort, par le biais de sa femme Jacoba, à Lola Junco ou, à défaut, à son fils illégitime Esteban qu'il n'aura jamais connu.

19. Cette très longue lettre écrite de la main même de Jacoba, mais dictée par José María Heredia, que le roman dévoile *in extenso* est révélatrice non seulement de l'existence de ce « roman de la vie » d'Heredia, mais aussi d'un certain nombre d'événements ou de réflexions qui, en quelque sorte,

condensent ou résumé à la fois la teneur même de ces Mémoires et certains épisodes cruciaux de la vie du poète :

—¿Pero qué carta es ésa?

—Parece que fue la última carta que escribió Heredia. Era para Lola Junco y le pidió a su esposa, Jacoba Yáñez, que se la entregara en mano. Si algo le ocurría a Lola, su hijo Esteban debía ser el destinatario.

—Entonces es verdad que Heredia y Lola... ¿Y por qué me la va a enseñar ahora?

—Porque yo también creo que los papeles de Heredia ya no existen y usted por lo menos debe saber qué contaban... (partie II, section 52)

Algo extraño ocurría con aquella carta, pues no era la letra de Heredia la que, negra y diminuta, corría sobre los papeles apergaminados. Con las manos húmedas por el sudor, Fernando acomodó los pliegos en un ángulo adecuado y comenzó a leer, mientras sentía que un dolor visceral le oprimía la garganta, hasta colocarlo al borde de la asfixia (partie II, section 52).

20. Accompagnée de tous les signes caractéristiques et distinctifs du genre, sans doute pour en accréditer la vraisemblance et l'authenticité, cette dernière lettre du poète écrite depuis le Mexique, lors de son ultime retour en exil et datée du 3 mai 1839, quatre jours avant sa mort, fait office, dans une sorte de mise à nu, à la fois de témoignage et de testament, en même temps qu'elle exprime ses dernières volontés. Ce courrier de José María Heredia commence par justifier les circonstances de son écriture puisque le poète explique au destinataire, sans doute afin d'attester de l'authenticité des propos qui y sont écrits, qu'elle a été dictée à Jacoba, son épouse, car lui n'était pas en mesure de l'écrire en raison de sa maladie et de la faiblesse de son état de santé.

21. Puis, en une sorte de vision rétrospective sur ce qu'ont été les derniers épisodes les plus marquants de son existence, le destinataire moribond revient sur son dernier voyage à Cuba, qui, comme il le rappelle, lui aura donné l'occasion de retrouvailles, non seulement avec sa famille, mais aussi, et peut-être surtout, avec la destinataire de cette lettre lors de leur brève, mais intense rencontre dans la cathédrale de Matanzas, le 26 décembre, lors de la Saint Étienne ; rencontre qui lui aura permis de connaître la vérité sur la vie de Lola après son départ en exil, l'existence de leur fils qu'il croyait mort et la raison de la lettre pétrie de mensonges qu'elle lui avait fait parvenir au Mexique, après son départ de Cuba en 1823, après que la conspiration indépendantiste ourdie par la Loge « Los Caballeros racionales » dans laquelle il avait été initié eut été découverte et enfin sur l'amour qu'elle lui porte encore.

22. Mais cette lettre, qui est, rappelons-le, pure invention de la part de Padura Fuentes, comme quasiment toutes les lettres qui apparaissent dans le récit, à l'exception de deux, historiquement attestées, révèle également, non seulement à Lola, mais aussi à Fernando Terry, que les quelques jours passés à Cuba lors de ce retour de deux mois autorisé par le Capitaine général Miguel Tacón ont, de la même manière, été les jours où il aura subi de nombreuses humiliations, sans compter le mépris dont il aura été victime de la part du plus grand nombre, en particulier de ses amis.
23. Outre ces multiples vexations, José María Heredia rend compte des profondes déceptions qui auront été les siennes, au centre desquelles on peut valablement situer la confirmation, si besoin était, de la trahison dont il a fait l'objet – et les frais – de la part de son « ami » Domingo Del Monte, ainsi que la découverte de la supercherie imaginée par ce même Del Monte et par le médiocre romancier Echeverría consistant à essayer de donner naissance à une tradition littéraire de l'île fondée sur la découverte d'un ancien poème épique, *El espejo de paciencia*, de Silvestre de Balboa, dont ils auraient utilement complété, voire inventé, certaines strophes, afin d'écarter ou d'éclipser définitivement son nom de l'histoire littéraire de Cuba.
24. Enfin, avant de terminer sa lettre sur les raisons qui l'ont conduit à écrire, sous la dictée, le roman de sa vie dans lequel il consigne, afin que son fils Esteban connaisse la vérité sur ses vraies origines et sur la vie de son père⁵, les épisodes les plus mémorables de son existence tels qu'ils se sont effectivement passés, dont sa relation avec Lola Junco, sans rien taire ni occulter car il craint que d'autres, sans les nommer, qui ont vécu ces mêmes événements, ne les passent sous silence par peur, par convenance ou par intérêt, il fait part de sa lente et longue agonie au Mexique et de la déchirante découverte qu'il n'a plus aucun ami, ni au Mexique ni à Cuba, à qui écrire pour raconter sa descente aux enfers et son inexorable chemin vers une mort prochaine.
25. Mais la lettre ne s'arrête pas là, loin s'en faut. En effet, il explique qu'il laisse juge son fils Esteban, lorsque sa mère, Lola, lui aura remis le manuscrit, de savoir quoi faire de ce texte dont il espère, confiant dans l'honnêteté de son fils, qu'il le rendra publique plutôt que de le dissimuler afin que tous, et notamment la postérité, soient au courant de la réalité de sa vie et ne le

5 Sur la recherche de la vérité dans *La novela de mi vida*, voir Marchand, 2015.

considèrent pas comme un traître. Il souhaite également, grâce à l'éventuelle publication future de son manuscrit autobiographique, que la vérité soit rétablie au sujet des agissements de Domingo del Monte, car ce n'est qu'à ce prix que son âme sera en paix.

26. Comme l'explique Cécile Marchand :

[...] rédiger ses Mémoires doit servir à exprimer la vérité sur sa vie ou sa vérité sur sa vie afin qu'elle parvienne à Lola Junco, son grand amour, à qui il souhaite que soit confié le manuscrit mais surtout pour que le fils de leur passion, Esteban, qu'il n'a jamais vu, puisse connaître la vérité sur son père. Eu égard à sa condition de célèbre poète, la soif de témoigner sa vérité peut également s'adresser à la postérité afin que nul Cubain, nul lecteur ne le considère comme un traître (Marchand, 2015 ; 6).

27. Pour terminer, outre le fait qu'il demande à Lola Junco de ne pas interroger Jacoba sur son état de santé car il souhaite, en poète romantique qu'il n'aura jamais cessé d'être, qu'elle conserve en sa mémoire l'image intacte du jeune homme qui l'a aimée et qui lui écrivait des poèmes et, dans le post-scriptum, d'accorder son amitié à celle qui aura été une épouse fidèle et dévouée, il s'arrête à considérer les nombreuses critiques dont il a fait l'objet en raison des deux lettres, bien réelles celles-ci, envoyées l'une à l'instructeur de la cause de la Loge de Matanzas, l'autre au Capitaine général Miguel Tacón, dans lesquelles, en bon apostat, il récusait toute velléité indépendantiste et autre intention révolutionnaire. Il justifie ses motivations aux yeux de Lola par l'amour, car son but était, dans un cas, de pouvoir vivre auprès d'elle et de leur fils et, dans l'autre, de pouvoir rendre, une dernière fois, visite à sa famille :

México, 3 de mayo de 1839
Señora Dolores Junco,
Matanzas,
Isla de Cuba.

«Mi muy querida Lola:

»No debe asombrarte que sea mi esposa, mi buena y querida Jacoba, quien te haga llegar esta carta. Porque, imposibilitado ya de escribirla de mi puño, le he pedido que la tome al dictado y, además, que se haga cargo de ponerla en tus manos o, si fuera necesario, en las de nuestro hijo Esteban.

Ella, que conoce cada secreto de mi vida, ha aceptado cumplir esta voluntad mía, que me atrevo a pedirle ante la cada vez más cercana llegada de mi muerte. »Dos años atrás, durante mi doloroso viaje a Cuba, tuve algunas satisfacciones, como la de ver otra vez a mi madre, a mi tío y a mis hermanas, o conocer a mis sobrinos. Pero entre ellas recuerdo de manera muy especial el breve encuentro que sostuve contigo, y donde me pusiste al tanto de los sinsabores que había traído a tu vida. Por fortuna, ese día tuve la compensación de oír, de tu propia voz, que no fuimos nosotros, sino decisiones superiores a nuestras voluntades,

dictadas por hados fatales que ya parecían grabados en nuestras frentes, las que se impusieron para decretar el curso de nuestras vidas, y recibí la infinita alegría de saber que el fruto de la pasión que una vez sentimos no había corrido el triste destino que, por largos años, había yo creído.

»Salvo esas pequeñas reparaciones, tan valiosas para mi espíritu, mis días en Cuba me enseñaron, con despiadada crueldad, hasta qué extremos pueden llegar el odio, la vanidad, la envidia, el afán de poder y la capacidad de venganza albergada en el corazón de los humanos. Sufrí, en esas pocas semanas, las más espantosas vejaciones y desprecios, las más inconcebibles decepciones, y entré en conocimiento de algunas de las más desfachatadas supercherías que la mente humana pueda concebir. Y supe, para colmo de desengaños, que el origen de todos mis grandes pesares había sido una traición, salida de una persona a la que yo entregué mi confianza, mi afecto de amigo y, más de una vez, mis perdones.

»Con todo ese dolor a cuestas regresé a México, sabiendo que venía herido de muerte. Mis últimos meses acá han sido una larga y dolorosa agonía para la que los médicos no tenían remedios, pues mi enfermedad, aunque del cuerpo, es también del alma. Especialmente penoso me resultó descubrir que, siendo ya incapaz de escribir poesía, no encontraba tampoco siquiera un amigo a quien enviarle una carta y contarle mis angustias. Pero, necesitado de hacer lo único que he sabido hacer en mis duros días en la tierra, comencé a escribir, quizá dirigiéndome a Dios, y fui volcando sobre el papel los avatares de esta extraña y persistente novela que ha sido mi vida. Despojado de vanidad, con toda la sinceridad que he sido capaz de extraer a mi mente cansada, incluso con crudeza extrema, fui hilvanando los episodios memorables de mi existencia y en esa evocación, por supuesto, figuras tú, y toda la felicidad y los sinsabores que nuestra breve relación trajo a nuestras vidas. Pero cuento también, porque la justicia y la verdad lo precisan así, sucesos que sólo yo conozco o que otros que también los conocen van a callar por miedo o por conveniencia, y que, considero, debe saber alguna vez mi hijo Esteban y, si es posible, cada uno de los hijos de ese infeliz pedazo de tierra al cual, empecinadamente, consideraré mi patria.

»Por eso, aunque mi mayor deseo es que mi historia sea conocida por todos y la verdad ocupe su lugar, he decidido que pongas esos papeles que Jacoba te hará llegar en manos de nuestro hijo, pues a pesar de tu decisión de mantenerle oculto su origen, yo creo que no tenemos derecho a escamotearle la mayor verdad de su vida, y mi deseo es que él sepa quiénes fueron sus padres y qué motivos impidieron que le entregáramos el amor que un fruto del amor merece. Luego, dejo a su juicio y voluntad el destino final de estos papeles: él debe decidir si se hacen públicos o si considera preferible hacerlos desaparecer y cubrir la verdad —que no es sólo su verdad y la de su padre— con el manto del silencio.

»La razón que me ha movido a tomar la decisión de poner en manos de Esteban la suerte de mi memoria ha sido, precisamente, él y tú. Porque nada más lejos de mi intención que perjudicar tu reputación o traerle a él los inconvenientes derivados de su origen. Pero una profunda fe me hace confiar en la honestidad de ese hijo al que nunca he podido ver, y yo me iré del mundo con la convicción de que algún día él hará conocer públicamente la realidad de mi vida.

»Sé que de mí y de mis actos se ha hablado mucho en estos años, que se me acusa de haber flaqueado en mis principios y convicciones, de haberme plegado a la censura, de haber pactado con un sátrapa por la limosna de poder regresar a Cuba por dos meses. Y es verdad. Sólo que, tras esas verdades hay otras desconocidas para mis compatriotas, como la razón por la cual escribí aquella triste carta de disculpa al juez instructor de la causa de 1823, pues nunca pudieron

saber que fue tu amor y la ilusión de poder vivir a tu lado, con nuestro hijo, la que me hizo pergeñar aquel juramento de inocencia del que ni siquiera hoy me arrepiento, pues tenía como único propósito dejar abierta una brecha para volver a tus brazos.

»Pero algunos de los que con más ardor me han acusado, como nuestro viejo conocido Domingo, hoy hombre influyente que se deleita en sus veladas literarias rodeado de efebos complacientes y libros hermosos, mientras disfruta de la fortuna hecha a latigazos y contrabando de esclavos por su riquísimo suegro, ocuparán su lugar el día reparador en que los hombres puedan leer esta historia. Entonces, los que quieran saberlo, si es que alguien aún quisiera saberlo, conocerán cómo algunos de los hombres que se presentaron como la conciencia del país, no fueron más que traficantes de poder, dispuestos a subastar su alma por los perfumes de la gloria y la riqueza. Sólo ese día mi alma estará en paz: contigo, con la verdad, conmigo mismo y con ese hijo al que jamás pude cargar en mis brazos, al que nunca pude besar. Y entonces descansará mi alma, en el lugar que Dios le disponga. Pero, como he sido un hombre bueno, espero confiado por la misericordia infinita del Gran Arquitecto del Universo.

»Querida Lola: cuando hables con Jacoba, por favor, no le preguntes cómo han sido mis últimos días. Prefiero que me recuerdes como al joven que conociste en el embarcadero del Yumurí y que allí te juró su amor. Al que te escribió poemas plenos de sentimientos verdaderos, y al que te prometió, sinceramente, ser tu esposo y hacerte feliz.

»Espero entiendas éstas, mis últimas decisiones en la vida, y que alguna vez, ante la imagen de San Esteban, reces por la paz de mi alma.

»Te quiere y te besa, José María

»PS. Si puedes, dale tu amistad a mi buena Jacoba. Ella ha sido, por todos estos años, mi ángel de la guarda y la más dulce y comprensiva de las esposas (Padura, 2002 ; 329-331).

28. Si, pour le lecteur, à ce stade-là du récit, tous ces éléments sont connus, la lettre se donnant alors à lire comme une sorte de vision rétrospective sur un « déjà vécu » dont la fonction première serait de faire retour sur les raisons qui ont poussé José María Heredia à rédiger ses mémoires et sur son dernier voyage à Cuba, pour Fernando Terry, cette lettre est d'une importance capitale puisqu'elle lui permet non seulement de connaître, quoique de façon extrêmement condensée et partielle, ce que pouvait contenir le manuscrit disparu à tout jamais, mais aussi de clore définitivement, de façon relativement satisfaisante, son enquête, juste avant son retour en exil en Espagne, même si la frustration de ne pas avoir mis la main sur le manuscrit reste inévitablement présente.

3. La correspondance amoureuse de José María Heredia : entre mensonge et vérité sibylline

29. Cette dernière lettre de José María Heredia destinée à Lola Junco à laquelle l'auteur nous donne accès par le truchement de Carmencita Junco et à travers la lecture qu'en fait Fernando Terry renvoie, implicitement, à la correspondance amoureuse entre le poète et le grand amour de sa vie, s'il en est.
30. Celle-ci débute après que José María Heredia avait fait porter un poème à Lola Junco à l'occasion de son anniversaire par un petit billet émanant de la jeune fille sous forme de remerciements :
- [...] la llama de mis esperanzas se convirtió en hoguera cuando Antonio Betancourt me entregó, dos días después, la graciosa esquila en forma de triángulo firmada por L: «Gracias, señor mío. No esperaba tan bello regalo de cumpleaños. Disculpo, por tal, su osadía, y considéreme desde hoy su amiga» (partie I, section 22).
31. Surtout, cette lettre extrêmement brève s'avère aussi, en réalité, être, sans équivoque, une invitation de la part de la jeune fille à une nouvelle rencontre entre eux : « Y en una línea suelta, agregaba la mejor noticia: «Espero verlo a mi regreso de La Habana » (partie I, section 22).
32. On sait que ce billet sera, en quelque sorte, le déclencheur de l'intense et non moins passionnée relation amoureuse se nouera entre les deux protagonistes et qui débouchera, comme fruit de leurs amours, sur la naissance de leur fils Esteban⁶, personnage absent du récit, mais la véritable raison de l'autobiographie fictive du poète.
33. Toutefois, cette idylle, on le sait, se heurtera à la condition sociale des deux personnages puisque les parents de Lola Junco vont éloigner de Matanzas la jeune fille, alors enceinte du poète, afin d'empêcher quelque velléité que ce soit de mariage. Et c'est à travers tout le jeu d'une correspondance épistolaire entre José María Heredia et Lola Junco que le lecteur va pouvoir reconstituer, tels les éléments d'un puzzle narratif, l'histoire de leur séparation imposée.
34. En effet, après avoir été absent de Matanzas pour un temps, José María Heredia, de retour sur l'île, essaie, comme il en avait l'habitude, de faire porter, en vain cette fois-ci, une lettre à Lola Junco par l'intermédiaire
- 6 Il y a, dans la diégèse, on s'en souviendra sans nul doute, de longs développements destinés à raconter et décrire leur liaison.

de son esclave Teté. Dès lors, le poète voit dans ce signe une mauvaise prémonition, confirmée dès le lendemain, lorsque son ami Silvestre lui remettra un billet de Lola dans lequel elle lui explique de façon lapidaire, ce qui rend le contenu de la lettre mystérieux, ou à tout le moins sibyllin, qu'elle a dû quitter la ville et qu'elle lui écrira.

35. Ce ne sera qu'après avoir fait porter, un peu plus tard dans le récit, un mot à Lola par le biais de la marquise chez qui José María Heredia s'est réfugié avant de pouvoir embarquer pour les États-Unis afin de fuir la répression qui s'abat sur les conspirateurs de la loge maçonnique dans laquelle il a été initié, que le lecteur et le poète, apprennent, par l'intermédiaire d'une lettre, l'un des seuls moyens d'ailleurs de communication à l'époque, ce qui explique les affres dans lesquelles se trouve le protagoniste en attente d'une réponse, que Lola est enceinte et que c'est pour cette raison que ses parents l'ont éloignée de Matanzas. Dans le même temps, elle affirme qu'elle souhaite pouvoir se marier avec lui, mais que sa famille s'y oppose et que, de fait, elle n'entrevoit guère de solution.
36. Cette lettre, qui nous est rapportée de façon indirecte, constitue, à l'évidence, une révélation pour le poète qui y découvre sa paternité à venir, en même temps qu'elle rend compte d'un sérieux écueil, en raison des contingences sociales de l'époque dans l'île.
37. En réponse à cette lettre, juste avant de partir en exil, le poète fera porter à Lola Junco, par l'intermédiaire cette fois-ci de Pepilla, la fille de José Arango, une lettre d'au revoir dans laquelle non seulement il lui jure un amour éternel, mais lui affirme également le souhait, pour ne pas dire le désir, qu'il a de pouvoir vivre de façon sereine, son amour auprès d'elle et de leur fils. Cette lettre est intéressante du point de vue de l'évolution de la pensée de José María Heredia quant à son implication aussi bien dans le combat idéologique en faveur de l'indépendance de Cuba que dans la vie littéraire de l'île :

[...] también a Pepilla le entregué la carta en la cual (pensaba yo que de modo transitorio) me despedía de mi amada Lola. Juramentos de amor eterno derroché en aquel papel, en el cual le expresé a Lola mi mayor deseo de entonces: vivir alejada y apaciblemente, con ella a mi lado, en un sitio donde jamás se hablara de política ni de esclavos, de dineros ni de reyes. Un lugar fuera de la historia, olvidado del mundo y sus convulsiones, donde mis poemas jamás se conocerían, pues tendrían apenas dos lectores: una mujer amada y un hijo querido (partie I, Section 30).

38. À travers les propos tenus dans cette lettre où le poète rend compte de ses sentiments, on sent de manière implicite que ce type de vie placé sous le signe exclusif de l'amour auquel aspire José María Heredia constituerait cette réalité qu'il souhaiterait tant connaître afin d'échapper à ce qu'il considère être le songe de sa vie. Toutefois, cette réalité à laquelle il aspire va être anéantie par la dernière lettre qu'il recevra de Lola Junco, dans laquelle elle lui annonce que leur fils est mort-né et qu'elle va se marier avec le riche Felipillo Gómez, et dans laquelle également, contre toute attente, elle lui demande de ne plus lui écrire et de l'oublier, car elle estime que leur relation est définitivement terminée avec la mort de leur fils. Autant dire que cette lettre prend, pour le poète alors exilé aux États-Unis, des allures de faire-part de décès et qu'elle constitue une véritable trahison, ne serait-ce qu'en raison du mariage annoncé, puisque les propos de Lola Junco reposent sur le mensonge de la mort de leur fils ; ce que José María Heredia ne découvrira que sur la fin de sa vie, lors de son bref face à face avec Lola, dans la cathédrale de Matanzas, et qui motivera l'écriture de ses Mémoires :

No fue hasta principios de marzo que la carta llegó. Estaba escrita de puño y letra de Lola y venía en un pequeño sobre cerrado, incluido dentro de una carta de Silvestre, donde ya éste me anunciaba que había pasado lo peor. Como un desquiciado rasgué el sobre y vi la letra querida de mi amante: pero mientras leía aquellas palabras esperadas con tantas ansias, mis ojos fueron anegándose y mi alma desgarrándose a pedazos, como arrebatada por los más feroces lobos. En unas breves y gélidas líneas Lola me decía que nuestro hijo había nacido muerto y que, sellada con aquella desgracia, daba por terminada nuestra relación. Sus padres lo habían arreglado todo y en el verano se casaría con Felipe Gómez, por lo que me rogaba no le escribiera más y, mejor aún, que la olvidara (partie II, section 32).

39. La lecture de cette lettre, outre le fait qu'elle rend compte de la profonde peine éprouvée par le poète, (« mis ojos fueron anegándose y mi alma desgarrándose a pedazos, como arrebatada por los más feroces lobos ») a un effet castrateur puisque, pour un temps, il ne créera aucun poème, ne rédigera aucune lettre et n'assistera à aucune réunion, comme s'il entrait dans une période de deuil :

Fácil será colegir que la fiesta de la primavera fue para mí un funeral. Si hasta entonces apenas escribí poesía —con la excepción del largo poema que dediqué a Pepilla Arango—, desde ese día no volví a hacerlo, por semanas no redacté una sola carta, ni asistí a las reuniones en la pensión de Varela (partie II, section 32).

40. Cette lettre, dont il n'aura l'explication que bien plus tard, est, sans nul doute, le courrier qu'il aura le plus lu et relu de toute son existence, car elle est marquée du sceau de l'incompréhension ; ce qui engendrera chez lui toute une série de questions rhétoriques qu'il ne manquera pas de se poser et qui déboucheront sur la conclusion qu'il n'aurait pas dû quitter l'île sans avoir une discussion avec elle et, de fait, sur un fort sentiment de culpabilité :

Apenas comía, mientras, tendido en la cama, leía una y otra vez la esquila de Lola, sin entender aquel cambio radical en su actitud. ¿Era la misma Lola que yo amé la que me rechazaba ahora de un modo tan brutal? ¿Qué presiones y decisiones terribles debían actuar sobre ella para que de un solo golpe terminara con todas las ilusiones compartidas? ¿La muerte de nuestro hijo la habría trastornado al punto de preferir aquella radical ruptura? Nunca, ni ahora mismo, creí estar más cerca de la muerte que en esos días nefastos, cuando me convencí de que mi gran error había sido abandonar la isla sin haber tenido antes una necesaria conversación con la mujer a la que tanto amaba. En la hostil y lejana Nueva York se me hacía evidente cómo el destino, más cruel conmigo de lo que yo merecía, me estaba cobrando al fin, con altísimos intereses, las fingidas penas de amor sobre las cuales cimenté mi fama de poeta romántico y atormentado, mi ligereza en cuestiones del corazón y mi pretensión de pasar por encima de lo que, en mi momento, era posible hacer (partie II, section 32).

41. Parallèlement, ou en une sorte d'effet-miroir, il est, dans le récit consacré à Fernando Terry, une autre lettre d'amour, seulement mentionnée comme telle, sans que l'on puisse en connaître le contenu : celle que Victor a adressée à son épouse, Delfina, peu de temps avant de décéder en Angola, lors de la guerre à laquelle les Cubains participaient et pour laquelle il s'était porté volontaire :

—Pero sobre todo era una carta de amor. Fue su última carta de amor... Yo lo quería mucho, Fernando. Víctor fue mi novio y mi marido y era el mejor hombre del mundo. No merecía morir, y mucho menos sintiendo que yo iba a sufrir y pensando que él no había actuado bien con sus amigos (partie II, section 33).

42. Enfin, il faudrait peut-être faire entrer dans cette catégorie des lettres issues d'une relation intime, celle que laissera Betinha, la belle prostituée brésilienne, au jeune José María Heredia au moment où les activités d'espionne pour le compte du gouvernement français de Madame Anne-Marie, la tenancière du lupanar havanais dans lequel officie la jeune femme, sont découvertes, contraignant les pensionnaires à un exil certain. Il ne s'agit pas d'une lettre d'amour *stricto sensu*, dans la mesure où, le lecteur le sait, cet amour est impossible en raison non seulement de l'âge des deux protagonis-

nistes, mais aussi de leur condition même : « Yo soy una meretriz y soy negra, y tú eres blanco y además un poeta. »

43. Il s'agit davantage d'une lettre d'au revoir à caractère prémonitoire fondée sur les croyances afro-américaines de Betinha puisqu'elle entrevoit, tout en prenant congé du poète, qu'elle aura initié au plaisir de la chair, qu'ils seront amenés à se revoir ; ce qui sera effectivement le cas à la fin du roman, lors du dernier retour du poète à Cuba. Betinha, à présent affranchie, étant revenue sur l'île et dirigeant à son tour un lupanar (partie II, section 59).

«Querido José María: Espero, en el futuro, leer muchos versos tuyos. Nunca olvidaré que un día fui la musa del más grande poeta que ha dado esta isla, que dejo con tanto dolor. Pero sé que nos volveremos a ver: mi madre Yemanjá dice que ni siquiera el mar es infinito y que el señor del cielo suele ser generoso, incluso con los poetas y las meretrices. Te quiere y te besa, Betinha» (partie I, section 19).

4. De la lettre comme lien social, familial et amical...

44. À une époque où les réseaux de communication n'étaient évidemment pas ceux d'aujourd'hui, la lettre était, comme déjà dit, l'un des seuls moyens pour communiquer et avait donc comme fonction première d'informer, mais aussi de permettre d'être et de rester en contact avec les personnes faisant partie du cercle familial ou amical, davantage encore sans doute en situation d'exil où la distance accroît l'intérêt et l'importance de ces échanges épistolaires. C'est, en tout cas, ce que l'on peut observer dans *La novela de mi vida* : la correspondance épistolaire, qu'elle soit à caractère familial ou à caractère amical, voire, dans de très rares cas, à caractère social, aura, la majeure partie du temps, cette fonction, et ce, aussi bien à l'époque de Fernando Terry que, bien plus encore, pour des raisons évidentes, celle de José María Heredia.

45. Il existe d'abord toute une correspondance épistolaire entre les deux protagonistes principaux et leur mère respective ou un membre de leur famille. Ces lettres, relativement peu nombreuses dans les deux récits, hormis, peut-être, celles échangées entre le poète et sa mère, ont pour fonction première d'établir à distance une relation à travers laquelle aussi bien le destinataire que le destinataire reçoivent un certain nombre de nouvelles, parfois sur le mode anecdotique, à propos de ce qu'il se passe dans la sphère

familiale. Il en est ainsi, par exemple, de la lettre que reçoit Fernando Terry à Madrid lui apprenant que sa mère a adopté des chats pour échapper à sa solitude : « [...] a las que se habían agregado las de otros dos huéspedes de su casa, compañeros de Carmela en los largos años de su soledad, y de cuya existencia Fernando sólo había sabido por las cartas de su madre (partie II, section 31).

46. Ou bien encore de celle où elle lui raconte que l'un des seuls Merles moqueurs à lui rendre visite est le Noir Miguel Ángel. D'autres fois, les lettres peuvent être l'objet d'une demande ou d'un souhait, comme c'est le cas d'un certain nombre échangées entre Ignacia et son frère José María, dans lesquelles elle lui enjoint de lui faire parvenir un portrait de lui : « [...] pues mi hermana Ignacia me exigía, en cada una de sus cartas, un retrato de su hermano del alma, y había pensado yo que enviárselo con Silvestre hubiera sido un magnífico regalo » (partie II, section 37).

47. Mais les lettres d'Ignacia sont aussi fréquemment porteuses de mauvaises nouvelles. Dans l'une d'elles, elle apprend à son frère la mort de son ami Silvestre :

Triste, en verdad devastador, fue para mí recibir la carta de mi hermana Ignacia donde me hablaba de la fulminante enfermedad del buen Silvestre, y me daba la noticia de su increíble fallecimiento. Sin querer aceptarlo pasé varios días en un limbo de conciencia, pretendiendo negarme lo irrefutable, diciéndome que Dios no podía ser tan cruel de mantener vivos a tantos seres despreciables, mezquinos, repugnantes como había en la tierra, y arrebatarnos a aquel joven en el cual jamás palpitaron ambiciones arteras, ni odio ni rencor: el más honesto de todos los seres que me fue dado conocer se había unido ahora al otro ángel de nuestra generación, el inteligente y generoso Cayetano Sanfeliú, muerto dos años antes... (partie II, section 42).

48. Dans telle autre, elle lui révèle le mariage de Domingo Del Monte :

Por esos mismos días me llegó una carta de mi hermana Ignacia en la cual me contaba que, después de un breve e intenso noviazgo, Domingo al fin se había casado. Con su habitual habilidad para contar, mi hermana me daba detalles interesantes sobre el acontecimiento (partie II, section 48).

49. Enfin, restent les échanges épistolaires entre le poète et sa mère à travers lesquels il exprime ses états d'âme et expose, à plusieurs reprises, ses désirs de revenir à Cuba. La première de ces lettres, écrite en janvier 1825 depuis l'exil, est extrêmement intéressante dans la mesure où elle met en avant le sentiment patriotique du destinataire et rend compte de la diffé-

rence qu'il établit entre la notion d'exilé (*exilio*) et d'expatrié (*desterrado*)⁷. Elle souligne aussi la difficulté du poète à renier ses convictions indépendantistes et sa lutte contre l'esclavage dans le seul but de pouvoir retourner à Cuba, non seulement parce que cela reviendrait à s'abaisser et à courber l'échine devant le pouvoir colonial tyrannique, mais aussi parce que cela constituerait à ses yeux un acte de trahison à la fois envers ses propres convictions et envers le docteur Hernández, alors emprisonné :

Con infinito pesar respondí la carta de mi madre. Recuerdo que mientras lo hacía mi cuerpo temblaba, no sé si de frío o por los efectos de la fiebre, y que mis dedos engarrotados apenas conseguían sostener la pluma. Comencé diciéndole cuánto la amaba a ella y a mis hermanas, y cuánto deseaba volver a Cuba, a su clima propicio donde de seguro me restablecería de mis achaques. Allá había dejado cuanto quería, y cada día pensaba en mi patria, sabiendo que difícilmente aprendería yo a vivir en otro sitio y a sentirme tan pleno, tan la persona que quería ser, como entre las costas de aquel ínfimo pedazo de tierra en medio del mar Caribe. Pero también le dije que el precio exigido para mi posible regreso era demasiado alto y no tenía yo el valor para retornar indultado a la isla mientras un hombre como el doctor Hernández se podría en la cárcel y, junto a él, otros que habían creído en la independencia y el mejor destino de aquella tierra. Si ése era el único camino, le dije, prefería vivir lejos, como un proscrito, antes de volver a Cuba como un perdonado... Recuerdo que mientras escribía, afuera soplaba el viento gélido de aquel enero de 1825. Y recuerdo también que sentí en mi alma cómo se cerraban, quizá para siempre, las puertas de un añorado regreso a mi amada isla, aquel sitio donde había nacido y en el cual apenas había pasado tres años de mi vida adulta. Y en ese instante comprendí que había dejado de ser un exiliado para convertirme en un desterrado (partie II, section 34).

50. Ce souhait de rentrer à Cuba, qu'il considère comme sa patrie bien qu'il n'y ait vécu que trois ans, comme il l'a signalé lui-même dans la lettre précédente, sera réitéré dans l'une des dernières lettres adressées à sa mère. Mais, cette fois-ci, la teneur des propos sera différente dans la mesure où la motivation qu'il expose est quasi exclusivement centrée sur la possibilité éventuelle, mais sans doute illusoire, de recouvrer la santé auprès des siens et grâce aux plats cubains qu'il affectionne tout particulièrement.
51. On découvre aussi, à travers cette lettre, les changements politiques intervenus dans l'île puisque l'on y apprend que Miguel Tacón, victime des manœuvres de la saccharocratie cubaine, a été remplacé par un nouveau capitaine général dont il espère la clémence. Le portrait que José María Heredia brosse alors de lui en quelques mots à sa mère est ici celui d'un

7 Sur cette importante distinction, voir Lucien, 2020 ; p. 252-260.

homme fatigué qui n'est plus que l'ombre de lui-même et qui, à l'âge de 35 ans, a, apparemment, abandonné toute velléité indépendantiste :

Sin embargo, hace unos pocos días le escribí a mi madre y, para darle una última felicidad, le hablé de mis planes de volver a Cuba para recuperar mi salud. La alenté con la idea de que el nuevo capitán general de seguro me autorizaba, pues más que un revolucionario recibiría a un hombre fatigado, de apenas treinta y cinco años, pero incapaz ya de lanzarse a ninguna aventura. «Les advierto, para que no se espanten», le decía, como si de verdad mi regreso fuera posible, «que no van a ver en mí sino a mi sombra o espectro». Quizá con el ajiaquito, el ñame y el quimbombó lograré restablecerme algo, no menos que con la compañía de su merced y de mis hermanas (partie II, section 59).

52. Cette (bonne) nouvelle de la chute de Miguel Tacón qu'il considérait comme un véritable despote lui avait d'ailleurs été révélée par l'intermédiaire d'une lettre envoyée en 1838 par son fidèle ami mexicain Blas de Osés :

Únicamente Blas de Osés me dirigió alguna misiva y por él supe que a mediados de 1838 se había producido, al fin, el relevo de Tacón, gracias a las manobras de los patrones de Domingo, quienes se encargaron de comprar, a precio de oro, a un diputado español, un tal Oliván, quien a su vez se encargó de comprar en las Cortes a otras voces que presentaron al general como un peligro para la estabilidad de Cuba, y consiguieron al fin su democión, muy bien festejada por los antiguos lobos negros, ahora vestidos de ovejas (partie II, section 59).

53. C'est ce même Blas de Osés qui l'informerait, quelques années auparavant, de la trahison perpétrée au Mexique par le vieux général indépendantiste Agustín Iturbide, qui, après avoir pris le pouvoir, s'est autoproclamé Empereur et a mis en place une véritable tyrannie. Mais surtout, Blas de Osés, lui révélerait, à travers une très longue lettre, les avatars des manigances de Domingo Del Monte destinées, comme on l'a vu, à travers la dernière lettre adressée par le poète à Lola Junco, à donner naissance, à partir d'une supercherie, à une tradition littéraire cubaine dont l'une des motivations résidait, entre autres, dans l'éviction de José María Heredia du panorama littéraire de l'île :

Por último, y sin que me sorprendiera ya, supe por Osés de la publicación de un poema hasta entonces extraviado, escrito a principios del siglo XVII por un tal Silvestre de Balboa, escribano real asentado en la villa de Puerto Príncipe. El poema épico narraba el secuestro del obispo Juan de las Cabezas Altamirano, por el pirata y hugonote francés Gilberto Girón, y su posterior rescate gracias al valor de los vecinos de la ciudad de Bayamo. El revelador Espejo de paciencia, según afirmaba José Antonio Echevarría al darlo a la luz, era copia fiel del manuscrito original —el cual nadie vio jamás—, que a su vez había sido copiado del original primario por el obispo de Cuba, Morell de Santa Cruz, que entusiasmado por la vieja crónica, decidió incluirla en su Historia de la isla y catedral de

Cuba que, para fortuna de la cultura cubana, el mismo Echevarría había encontrado en la biblioteca de la Sociedad Patriótica de La Habana, cien años después de haberse perdido... (partie II, section 59).

54. Comme l'explique Clara Dauler :

[...] c'est, en effet, Domingo del Monte qui, dans sa mission fondatrice, trahit et jette le discrédit sur José María Heredia pour reconstituer à son goût le panorama littéraire cubain : 'Él quiere disminuirte como poeta, porque se ha propuesto inventar la literatura y quiere hacerlo sin ti'. Cette révélation de Blas de Osés à José María Heredia dénonce la haute trahison de Domingo del Monte. Ce dernier procède à des falsifications perçues par José María Heredia comme une véritable profanation de l'édifice littéraire national (Dauler, 2020 ; 5).

55. Et l'on sait que le poète désormais déchu – « el ángel caído » – s'en remettra aux générations futures pour que lumière soit faite sur son histoire et que la vérité éclate sur les origines de la littérature de l'île.

56. Dans une autre missive, toujours envoyée par Blas de Osés, véritable passeur d'informations, José María Heredia avait pris connaissance des volte-face idéologiques de son ami Del Monte qui n'avait pas hésité, dans un texte adressé à la reine Isabel II, à renier ses convictions politiques en faveur de la liberté et à faire des luttes pour l'indépendance de Cuba un véritable monstre effrayant :

También supe por una de sus cartas que Domingo al fin había firmado uno de los muchos panfletos que escribiera a lo largo de su vida. Este había sido un «Proyecto de Memorial a su Majestad la Reina, en nombre del Ayuntamiento de La Habana, pidiendo leyes especiales para la isla de Cuba», en el cual se refería a nuestras pasadas aspiraciones libertarias como «ese espantable monstruo de la independencia», afortunadamente extirpado en la isla. La Reina, que antes había anulado la participación de diputados cubanos en las Cortes, respondió a Domingo y sus jefes con celeridad inhabitual, asegurándole que era imposible la aplicación de leyes especiales para Cuba... (partie II, section 59).

57. Il convient de préciser ici que José María Heredia avait pris l'habitude, comme il devait lui-même l'expliquer, d'échanger toute une correspondance avec ses amis, notamment depuis son premier exil :

Pero aproveché el tiempo en escribir algunas cartas, dando inicio a la consoladora costumbre de suplantar los diálogos con los seres queridos por largas misivas donde les contaba los avatares de mi vida. Cientos de cartas escribiría yo a lo largo de estos más de quince años de un destierro que entonces apenas se iniciaba (partie II, section 32).

58. Cette longue et prolifique correspondance, marquée principalement du sceau de l'amitié très tôt mise en place, sera d'ailleurs attestée par le

volumineux paquet de lettres échangées entre le poète et son ami Silvestre que les Alfonso lui remettront, après la mort de son ami : « De igual modo los Alfonso, tíos del malogrado Silvestre, me ofrecieron su incondicional amistad y me entregaron, por disposición de mi amigo, un fajo de las cartas que por años le envié » (partie II, section 51).

59. À travers ces nombreux échanges épistolaires, il pourra non seulement conter les avatars de sa propre vie, mais aussi être au courant des événements majeurs qui ont lieu au Mexique ou à Cuba, tout comme il pourra faire part de ses réflexions concernant la vie aux États-Unis et les divers soubresauts qui émaillent la vie politique du Mexique.
60. À l'évidence, toutes ces lettres participent également d'une certaine économie du récit puisqu'elles permettent à l'auteur, Leonardo Padura Fuentes, d'apporter, en raccourci, un certain nombre d'informations au lecteur, lui permettant de reconstituer le canevas de l'histoire ainsi que le cheminement de l'Histoire.
61. Ainsi, par exemple, ce sont bien des lettres qui l'avaient averti, à l'époque, de l'arrivée sur l'île de Miguel Tacón et de son aversion pour les créoles cubains. De la même manière, il avait été tenu au courant, durant son exil débutant par un échange épistolaire entre lui, Silvestre, Domingo et ses parents, des stratégies mises en place par la métropole pour faire régner le chaos dans l'île et engendrer la démoralisation des (riches) habitants :
- Las cartas de Silvestre, de Domingo y de mis parientes me hablaban con frecuencia del estado de desmoralización que se vivía en la isla, donde las autoridades coloniales habían abierto las puertas a todos los vicios y lacras —en especial la prohibida trata de esclavos— como estrategia para prostituir y encadenar a su población con poder económico y participación civil (partie II, section 39).
62. Mais ces échanges épistolaires fort nourris lui apporteront également, d'un côté, la nouvelle de la bonne réputation dont ses poèmes et lui-même jouissent sur l'île à un moment donné (« Con frecuencia recibía cartas de Cuba y me llegaban los ecos de mi creciente fama en la tierra natal » [partie II, section 42]) ; d'un autre côté, ils lui permettront d'annoncer à son ami Silvestre son mariage avec Jacoba, la lettre devenant espace de confidences : « [...] le escribí a Silvestre, contándole la buena nueva: «Voy a casarme en octubre», le decía, «pues ya es tiempo de que acabe la novela de mi vida para que empiece su realidad » (partie II, section 42).

63. Toutefois, toute cette correspondance va devoir, dans un premier temps, emprunter des voies détournées pour parvenir jusqu'à leur(s) destinataire(s) dans la mesure où la police cubaine fait œuvre et preuve de censure. Le courrier, en effet, se verra dès lors obligé de transiter, dans un sens comme dans l'autre, par New York et passer, pour ce faire, entre les mains de Tomás Gener, exilé cubain comme José María Heredia : « [...] pues me negaba a perder por completo mi vieja relación con ellos y, a la vez, a poner mis cartas en manos de los diligentes policías del régimen, numerosos y al parecer eficaces » (partie II, section 48).
64. Cette voie, néanmoins, qui lui offre la possibilité, selon son souhait, de rester en contact, entre autres, avec Del Monte et ses amis, va se fermer en 1834, lorsque Tomás Gener, grâce à la loi d'indulgence dont ne bénéficiera pas le poète, est autorisé à rentrer à Cuba et sera fêté comme un véritable héros national, aussi bien à Matanzas qu'à La Havane, alors qu'il a écrit des motions afin de dénoncer la folie de Ferdinand VII.
65. Pire encore pour qui a été décrit comme « [...] apenas un puñado de poemas, varios centenares de cartas y un manuscrito perdido » (partie II, section 47), à la fin de sa vie, José María Heredia, comme il devait le signaler amèrement, ne recevra quasiment plus aucune lettre, si ce ne sont celles de sa mère. À ce moment-là, José María Heredia se rend compte, comme le lui avait annoncé Miguel Tacón lors de leur entrevue havanaise, qu'il a sombré dans l'oubli de tous et qu'il ne lui reste désormais plus aucun ami, voire plus aucun ennemi, à qui écrire et/ou de qui recevoir des lettres :
- Con excepción de las que crucé con mi madre, pocas cartas escribí y recibí en esta temporada. Ya no me quedaban amigos ni enemigos a los que enviar correspondencia, y el olvido en que yo había caído parecía haberme borrado de las listas de posibles destinatarios de cualquiera de los que antes me conocí, me escribí y hasta me aduló. Al fin y al cabo, quizá Tacón tenía razón y yo no era nadie, no existía para nadie, no le importaba a nadie (partie II, section 59).
66. Il faut sans doute expliquer ici, avec Elena Zayas, que « José María Heredia sera, dans la fiction, rejeté par ses amis qui ont vu, ou cru voir, dans son retour une faiblesse faisant le jeu du pouvoir colonial » (Zayas, 2020a).
67. Malgré tout, il est une lettre qui, bien qu'elle constitue le point de départ du long exil du poète aux États-Unis puis au Mexique, témoigne de la solidarité et de la fraternité, deux thèmes chers à Leonardo Padura Fuentes, celle transmise par le docteur Hernández, alors emprisonné, à

José María Heredia, dans laquelle, de façon extrêmement lapidaire, mais signée avec les symboles maçonniques des rayons du soleil de la loge à laquelle tous deux appartiennent afin d'en affirmer le caractère authentique, ce dernier lui demande de quitter l'île au plus vite en raison de la répression menée contre les conspirateurs : « VETE » (partie I, section 26).

68. Toute cette correspondance épistolaire très volumineuse ne doit pas faire oublier qu'il est, dans le roman, des lettres sans réponse véritable ou qui arrivent trop tard, signant ainsi le destin – cruel – de celui qui en était l'émetteur ou le destinataire. C'est ainsi le cas, le lecteur s'en souviendra, de tous les courriers adressés par Fernando Terry aux administrations de l'île afin d'obtenir réparation de ce qu'il estime être une erreur doublée d'une injustice et réintégration dans ses fonctions de professeur de littérature à l'Université de La Havane. Mais ces lettres obtiennent des réponses évanescentes ou peu concluantes dans la mesure où elles laissent clairement apparaître, outre la critique envers le système administratif de l'île à laquelle se livre implicitement l'auteur, Leonardo Padura Fuentes, une claire volonté de ne pas donner favorablement et concrètement suite aux demandes de leur destinataire ; ce qui le condamnera à choisir l'exil :

En realidad, durante los meses que siguieron a su expulsión de la universidad, le llegaron varias respuestas a sus misivas: una del rector, donde le explicaba que su caso estaba en manos del ministro; dos de la oficina del ministro, en las cuales le comunicaban, primero, que su caso sería estudiado y, luego, que todo había pasado en manos de una Comisión Ministerial, la cual lo citaría oportunamente; una de la Delegación del Ministerio del Interior donde le recordaban que su sanción era administrativa y escapaba a su competencia; y otras dos, como acuse de recibo, de la Oficina del Consejo de Estado, en las cuales le ratificaban que su preocupación había sido tramitada por los canales correspondientes... La última de esas notificaciones había llegado hacía ocho meses y el silencio de las personas que tenían en sus manos las riendas de su destino comenzaba a desesperarlo, aunque Fernando conservaba su fe en una reparadora rectificación que sólo llegó mes y medio después de haberse iniciado su exilio (partie I, section 14).

69. Plus avant dans le récit consacré à Fernando Terry, lors de l'entretien avec la professeuse Santori dans lequel celle-ci avoue sa culpabilité de n'avoir rien fait pour empêcher le renvoi de son collègue, le lecteur aura la confirmation de l'envoi trop tardif de cette lettre par les autorités qui aurait évité au personnage, si elle était parvenue à temps, un long et douloureux exil : « Y por fin te mandaron esa carta, pero ya era tarde » (partie II, section 49).

70. Ce sentiment de culpabilité et aveu de manque de solidarité envers Fernando Terry sera également formulé par l'un des Merles moqueurs, Victor, mort lors de la guerre en Angola, à travers une très longue lettre envoyée à son épouse Delfina peu de temps avant de décéder :

Porque yo sigo pensando que ninguno de tus amigos te traicionó. Algunos se portaron mal, pero ninguno te traicionó.

—¿Por qué estás tan segura?

—Por una carta de Víctor. La última que me escribió desde Angola. La he leído mil veces y esa carta me ha convencido de eso.

—¿Qué dice en la carta?

—La escribió dos días antes de que lo mataran. Me dice que no quería morir.

Ella hizo silencio. Fernando esperaba ver el nacimiento de unas lágrimas previsible en los ojos de la mujer, pero su mirada cargaba un dolor asumido y en sus pupilas sólo encontró el reflejo de la farola pendiente del poste. La fortaleza de Delfina lo sorprendía y le provocaba cierta envidia.

—¿Quieres hablar de eso?

—Sí —dijo ella. Tengo que hablar para sacármelo de adentro... La carta me la entregaron al día siguiente de recibir la noticia de que Víctor se había muerto. ¿Te imaginas? Era como si él volviera a vivir, para morir por segunda vez. Es una carta larga, y me cuenta cosas de las que nunca me habló. De ti y de Enrique y de que se sentía culpable por no haber ayudado más a Enrique. Él quería escribirte para decirte que lo perdonaras por no haber estado más cerca de ti cuando estabas jodido y más falta te hacían los amigos. Cada vez que leía la carta y me acordaba de que Víctor se había muerto con aquella espina en el corazón, se me derrumbaba el mundo. Estuve meses imaginándome cómo había sido todo, cómo era la carretera, qué sintió cuando la bomba explotó, si tuvo tiempo de saber que se iba a morir... Y yo me martirizaba pensando por qué había tenido que morir, precisamente él. Lo más duro que me confesaba era que muchas veces había tenido miedo de hacer o decir cosas acá en Cuba. Y que en Angola, donde tenía que jugarse la vida todos los días, había descubierto que lo hacía sin miedo. Donde no se podía ser cobarde, había descubierto que no era un cobarde.

[...]

—Me gustaría leer esa carta. Hoy no, otro día.

—Mejor que no la leas nunca... Mil veces pensé mandártela pero nunca me decidí. No me imaginaba que para ti hubiera podido ser tan importante saber que Víctor no... (partie II, section 33).

71. Quoiqu'il en soit, cette lettre a pour fonction de dédouaner Victor aux yeux de Fernando Terry qui tente, en vain, de découvrir qui de ses amis l'a dénoncé à l'époque à la Police spéciale du régime.

5. La correspondance épistolaire entre José María Heredia et Domingo Del Monte : entre pardons et trahisons

72. Outre les nombreux échanges épistolaires d'Heredia, soit avec sa mère, soit avec ses fidèles amis, en particulier Blas de Osés et Silvestre, il est une correspondance qui mérite sans doute une attention toute particulière : celle entre le poète et Domingo Del Monte, car elle rend compte non seulement des liens qui ont pu unir (ou désunir) les deux hommes, mais aussi d'un certain nombre d'événements importants, aussi bien au niveau politique que littéraire.

73. Le véritable échange de lettres entre Del Monte et Heredia commence, dans le roman, alors que le poète est en exil et s'est habitué, comme on a vu, à entamer toute une correspondance épistolaire avec ses amis. La première lettre qu'il reçoit de Domingo Del Monte, resté à Cuba sans être aucunement inquiété lors de la répression qui s'était abattue sur les conspirateurs de la loge maçonnique, inaugure en fait le début d'une longue série de trahisons dont José María Heredia sera victime de la part de son « ami ». En effet, dans ce courrier, Del Monte fait part à José María Heredia de sa relation amoureuse avec Isabel Rueda y Ponce de León, celle-là même qui a été l'une des toutes premières muses du poète et dont ce dernier avait été platoniquement amoureux. Dans le même temps, pour justifier son acte, Del Monte explique les circonstances ainsi que les motivations implicites qui l'ont conduit à courtiser la jeune fille, donnant ainsi la preuve à José María Heredia de la naissance d'une rivalité amoureuse entre les deux hommes, quand bien même les yeux du poète se sont portés ailleurs :

[...] y la carta que Domingo me remitió apenas me dio un poco de sosiego. En ella me explicaba cómo el padre de Isabel, viejo amigo de su propio padre, había sido el inductor de una relación que él no había imaginado, pero que ante mi creciente desinterés por Isabel y conociendo mis verdaderos sentimientos, él había terminado aceptando... Pero dejaba de decirme, por supuesto, que en realidad el padre de Isabel siempre había estado ajeno a sus pretensiones, como me comentó Silvestre, y que el matrimonio con una Rueda y Ponce de León, como yo bien sabía, bastaba para sacar de la pobreza no a uno, sino a todos los Domingos y Lunes del año y hasta del siglo. Mi respuesta, ingenua y adolorida, fue un largo poema al que titulé «A D. Domingo, desde el campo» y en el cual, además de reprocharle la traición, le otorgaba el perdón que es privilegio de las almas elevadas, como suponía yo debía de ser la mía (partie I, section 19).

74. À cette première trahison, José María Heredia répond par l'écriture d'un poème et accorde, au nom de l'amitié, son pardon. À tel point que dans

sa confession autobiographique, José María Heredia précisera qu'il écrivit tous les jours à Del Monte, donnant ainsi naissance, sans doute, à la plus nourrie de toutes les correspondances épistolaires et de son existence et du roman.

75. Pour autant, Del Monte, dont la volonté est, en raison de la jalousie qu'il éprouve envers le poète qui l'aura supplanté aussi bien dans ses relations amoureuses que dans sa création littéraire⁸, de réduire au néant celui qu'il considère comme son frère ennemi, prendra soin d'expurger son *Centón epistolario* d'une immense partie, pour ne pas dire la totalité, de la correspondance établie entre le poète et lui :

Se sabía que Heredia le había escrito varias misivas a Del Monte, pero el destinatario sólo había conservado unas pocas y, por cierto, ninguna de las que el poeta le enviara entre 1821 y 1823, excluidas todas del exhaustivo *Centón epistolario* que organizara el propio Del Monte con las muchas cartas a él remitidas durante más de veinte años... (partie I, section 15)

76. Quoi qu'il en soit, les lettres échangées entre les deux épistoliers ont également pour fonction, dans le roman, de donner des informations relatives à l'implication de Del Monte dans la vie littéraire de l'île, comme celle, par exemple, dans laquelle celui-ci informe son ami de ses débuts dans le journalisme ainsi que de la création d'une nouvelle revue, *El americano libre*, qui, bien que littéraire, devait aussi traiter de politique.

77. Cependant, les échanges épistolaires les plus marquants de la relation entre les deux hommes, et, de fait, les plus instructifs pour le lecteur, tournent autour des rapports tumultueux qui auront été les leurs en raison, au fil du temps et au gré des événements, de leur attitude divergente face aux événements et aux situations politiques. À travers eux, le lecteur prend peu à peu connaissance de la duplicité de Del Monte et des trahisons qu'il aura commises, non seulement envers son « ami », mais également envers ses propres idéaux. Il en est par exemple ainsi de l'échange épistolaire entre les deux hommes dans lequel José María Heredia, à la fois amer et cruel, fait part à Del Monte de ses soupçons de trahison envers lui en raison de son attitude – et éloignement – pour le moins étrange, au moment où se déchaînèrent les persécutions et la répression contre les conspirateurs de la

8 Rappelons ici, avec Michèle Guicharnaud-Tollis que cette jalousie est née « à en croire le roman, le jour où José María Heredia, plutôt porté vers l'art poétique, écrivit une saynète (sainete) intitulée "El campesino espantado" », qui fut acclamée par le public et la critique.

loge maçonnique « Los Rayos y Soles de Bolívar », du fait qu'il était inévitablement au courant, par son ami, de ce qui se tramait⁹ :

La carta que le escribí en esa ocasión fue amarga y cruel, motivada sobre todo por su decisión de no verme en La Habana y de perderse después en los remates de Guane: cada vez más estaba convencido de que, temeroso de las represalias del gobierno, había hurtado el cuerpo, y llegué a decirle, incluso, que no dudaba de que hubiera colaborado con las autoridades, como tantos informantes y traidores, pues él había coqueteado con los sediciosos, sabía de los planes conspiradores y me resultaba extraña la lejanía en que había pasado los meses de persecuciones y represión (partie II, section 34).

78. Alors que le poète éprouve, comme il devait le révéler dans son autobiographie, un lourd sentiment de culpabilité pour avoir envoyé cette lettre à son ami Del Monte dans la mesure où il n'a, au moment où il l'écrit, aucune preuve de ce qu'il avance, seulement une intuition, Domingo Del Monte répond, en jouant sur les sentiments et les prétendus liens d'amitié qui unissent les deux hommes, par un courrier dans lequel il apparaît comme l'incarnation même de l'hypocrisie et de la fausseté puisqu'il se défend, entre autres, de quelque trahison que ce soit et insiste sur la pureté et la sincérité de ses engagements politiques en faveur de la liberté tout en s'étonnant des doutes de son ami. Une nouvelle fois, face au caractère théâtral du ton plaintif emprunté par Del Monte dans cet échange, José María Heredia se rétracte et se repent de ses accusations, et accorde une nouvelle fois, au bénéfice du doute, son pardon à son ami :

Con el transcurso de los días aquella carta me llegó a parecer desproporcionada, pues en ese momento no tenía yo certeza alguna de que mis acusaciones pudieran poseer otro fundamento que mis rencores y la lógica sospecha de que tras el intempestivo traslado de Domingo se debía esconder algo más que un desplante amoroso. Al escribirla fui despiadado y rotundo, sin imaginar qué honduras tocaba con mis reproches: pero la respuesta de Domingo, sin embargo, fue más plañidera que furibunda, y en ella me preguntaba cómo era posible que yo, «su amigo dulcísimo», podía haber dudado de «la pureza de mis principios políticos», y creído cosas tan terribles de él, «franco, puro, adorador entusiasta de la libertad», mientras desmentía cualquier relación con los verdugos con un tono tan dolido que de inmediato lamenté mi exabrupto y, pensando ya cuán injusto había sido, otra vez lo perdoné, y así se lo dije en nueva carta, donde me retractaba de mis imputaciones (partie II, section 34).

- 9 Comme le rappelle Michèle Guicharnaud-Tollis : « dans *La novela de mi vida*, dès l'annonce par Heredia à Delmonte de son engagement dans la conspiration, ce dernier avait manifesté sa réprobation et par ailleurs, son absence de plusieurs jours avait éveillé chez Heredia les soupçons d'une trahison de son "ami" » (Guicharnaud-Tollis, 2020 ; 8).

79. Toutefois, à partir de ce moment-là, comme l'expliquera le poète, leur relation épistolaire va diminuer et leur amitié commencer à s'épuiser. Afin de justifier la rareté des lettres qu'il lui adresse, José María Heredia, condamné à mort par contumace à Cuba et, de fait, véritable proscrit, prétexte le souhait de ne pas compromettre son ami aux yeux des autorités :

Pocas misivas crucé entonces con Domingo, pues, a pesar de mi expreso perdón, nuestra amistad ya no era la misma. Incluso, para justificar mi desinterés llegué a decirle, coqueteando con la ofensa, que si no le escribía con más frecuencia era para evitarle los posibles perjuicios que podían traerle a un joven y brillante abogado, doctorado incluso en España, las cartas de un proscrito (partie II, section 42).

80. Pourtant, lors de son dernier retour à Cuba, autorisé par le capitaine général Miguel Tacón, José María Heredia va reprendre, avec davantage d'intensité d'ailleurs, cet échange épistolaire avec Del Monte dans la mesure où il désire le rencontrer afin d'avoir une explication au sujet de l'attitude de ce dernier, qui, après être venu l'accueillir à sa descente de bateau et l'avoir invité à venir chez lui assister à l'une des nombreuses « tertulias » littéraires qu'il organise, lui tourne le dos et disparaît :

Con aquellas palabras retumbando en mis oídos, decidí echar a un lado todos mis reparos y le escribí a Domingo, en quien de seguro hallaría todas las respuestas necesarias. Lo calificaba en mi carta de «amantísimo amigo» y le preguntaba qué había ocurrido luego de mi llegada, a la vez que le reiteraba, más que mis deseos, la necesidad apremiante de verlo y hablar largo y tendido con él. Le pedía, por favor, que respondiera mi carta y apenas le hablé de las extrañas visitas de Tanco y Echevarría (partie II, section 51).

81. La réponse de Del Monte, par l'intermédiaire d'une dernière et longue missive, se veut une révélation, pour le lecteur et pour le poète, du vrai visage du personnage qui signifie ici sa victoire sur son rival en le traitant d'ange déchu, donnant alors lieu de la part du poète à un long portrait au vitriol de celui qu'il considère désormais comme un parangon de traîtrise :

Encerrado en mi casa estuve por más de una semana, temiendo me sorprendera una crisis de mi enfermedad, cuando me llegó una carta de Domingo y supe que toda la historia casi increíble que me contara Osés era tan cierta como la salida diaria del sol. En la carta, fechada el 28 de noviembre, en La Habana, él me llamaba «Mi querido José María», y me comentaba que pronto pensaba pasar por Matanzas, aunque no tendría tiempo para verme, pues aunque su palacete quedaba apenas a tres cuadras de mi casa, acá lo aguardaban su esposa y su suegra para ir por una temporada a uno de los ingenios de la familia. También me decía que no era el actual momento el mejor para publicar mis poesías en España, con lo cual se desentendía del trabajo de edición que antes había aceptado. Y, sin explicarme nada de lo que había ocurrido el día de mi llegada, me expresaba: «No son menos vehementes los deseos que tengo de hablarte,

pues para ello nos darán amplia materia, aunque no sea más que tu malhadado viaje a esta isla, bajo los funestos auspicios que lo has hecho», y se despedía de mí, clavándome un cuchillo en el corazón: «Ángel caído: siempre te quiere con caridad y cariño sin igual, tu constante amigo, Domingo»... ¿Debo confesar que lloré, como un niño, al leer aquella carta? Ni siquiera el piadoso insulto de llamarme ángel caído, ni la caridad en que se había convertido su cariño fueron bastantes para que el odio se impusiera al dolor. Ni siquiera su tono de triunfador, o la vanidad de restregarme en la cara sus vacaciones de rico a la sombra de la gran riqueza. Porque aquella misiva estampaba el fin de una turbulenta amistad, que en épocas mejores él luchó por sostener, que en otras yo procuré salvar con mis perdones, pero que ahora, envuelta en una trama mayor, era sacrificada por el potentado Domingo, nuevo dictador y diseñador de destinos, al dios de unos mezquinos intereses políticos ocultos tras cifras de seis y siete ceros. ¿Escribía aquella carta el mismo Domingo que siempre escondió su protagonismo detrás de otros nombres?; ¿el mismo que se jugaba el dinero, la ropa y hasta la vida en una mesa de cartas, una valla de gallos, un juego de dados?; ¿el mismo que repetía las frases de Varela y las hacía pasar como suyas?; ¿el mismo que estaba fundando una literatura sobre una superchería mayúscula y corrompía el talento de quienes lo rodeaban?; ¿el mismo que persiguió a mis mujeres, como un perro sin suerte?; ¿el mismo que acababa de publicar una diatriba contra el gobierno de Tacón, pero otra vez sin su firma?; ¿el mismo que nunca había sufrido destierro, ni cárcel, ni persecución, porque nunca se atrevió a hacer de frente nada que implicara un riesgo?; ¿el mismo que, en memorial dirigido a la Reina de España, se refirió al ideal independentista como «ese espantable monstruo»? ¿Era o no el mismo Domingo que veinte años atrás me cedió el paso hacia la cama de una prostituta porque no se atrevía a ser el primero ni siquiera en el amor, y el mismo que un día remoto perdió el control de sus emociones y se lanzó a besarme en los labios? Ángel caído: así me llamaba aquel perpetuo habitante del infierno del miedo, la intriga y la mediocridad (partie II, section 51).

82. Cette duplicité du personnage ainsi que ses nombreuses manigances pour anéantir son rival seront confirmées au poète par son ami Blas de Osés au moment où il lui donnera à lire la lettre que le jeune écrivain colombien Félix Tanco, après sa visite rendue à José María Heredia, a adressée à son mentor Del Monte, à la demande de celui-ci, dans laquelle il l'informe de l'infortune et de la déchéance du poète :

—Pero si Tanco vino a verme.

—Y mira lo que le escribí a Domingo —dijo y sacó un papel del bolsillo de su chaqueta—: «He visto y abrazado a José María Heredia. Lo abrazaba y sentía vergüenza, sentía indignación, sentía lástima. Lo veía como a un desertor, como a un tránsito abatido, humillado, sin poesía, sin encanto, sin virtud...».

Osés arrugó la hoja y me miró.

—Tanco hizo varias copias de la carta [...]

—Tanco es un infeliz —dijo Osés, e hizo una pausa—. Vino a verte para escribir lo que Domingo quería oír (partie II, section 51).

83. Aussi, c'est pourquoi, selon Blas de Osés, comme l'explique Michèle Guicharnaud-Tollis, « son ami, Delmonte ne serait qu'un intrigant, calculateur, intéressé, perfide, ambitieux, envieux, retors et lâche. Toujours selon son témoignage, c'est lui qui aurait rendu publique la lettre du 1er avril 1836 adressée à Tacón par le poète depuis Toluca » (Guicharnaud-Tollis, 2020 ; 9-10).
84. Malgré tout, et aussi surprenant que cela puisse paraître (mais José María Heredia n'est-il pas pétri de contradictions et de paradoxes ?), avant son départ définitif pour le Mexique, après les deux mois et demi passés à Cuba, José María Heredia, en dépit de la trahison avérée de son ancien ami, enverra une dernière lettre à Del Monte dans laquelle, sans rancœur ni récriminations, mais peut-être avec une certaine ironie, il prend définitivement congé de son ami, à qui il souhaite une bonne fortune, révélant ainsi sans doute sa grandeur d'âme qui tranche clairement avec le côté machiavélique de Del Monte :

Para mí ya todo sabía a final y, ante la inminente partida, le escribí a Domingo. Fue una carta sin rencor ni recriminaciones, donde apenas lamentaba no haberlo podido encontrar. Nada le hablaba de su carta, ni de que me hubiera esquivado y mucho menos de lo que ahora sabía por Blas de Osés. Al final, me despedía para siempre de él y le deseaba toda la fortuna del mundo (partie II, section 55).

85. Or, l'on sait, grâce à la notice historique placée en fin du roman par le romancier, que cette bonne fortune ne sera guère le destin de Domingo del Monte puisque, comme beaucoup d'autres que la notice énumère, il finira et mourra en exil.

6. Chanter la palinodie : l'apostat José María Heredia et les lettres de rétractation

86. Dans la longue liste de lettres écrites par José María Heredia, il en est deux qui confinent à l'apostasie.
87. La première de ces lettres, écrite le 5 novembre 1823, dans laquelle le poète, victime d'une délation de la part de ses amis, les frères Aranguren et Antonio Betancourt, va chanter la palinodie, est celle qu'il a adressée à Miguel Hernández Morejón, le juge instructeur de la cause des membres de la loge maçonnique « Los Rayos y Soles de Bolívar » de Matanzas. Tout en reconnaissant son appartenance à cette loge, il se défend dans cet écrit, qui

aura, entre autres, pour conséquence qu'il sera vu comme un lâche et un traître, d'avoir lutté pour l'indépendance et d'avoir les mains tachées de sang. Il explique qu'il a plutôt essayé de favoriser, tout en respectant les lois constitutionnelles édictées par la métropole, un climat propice à l'éclosion d'une éventuelle indépendance de la patrie qui l'a vu naître et s'étonne que ses juges aient pu considérer qu'il souhaitait porter atteinte aux intérêts de son pays puisque, dans le même temps, il devait composer une ode intitulée « La estrella de Cuba », véritable chant patriotique, s'il en est :

Se ha dicho, incluso, que fui cobarde y se ha esgrimido, como prueba, la carta que en aquel fatídico mes de noviembre de 1823 le escribí al instructor de la causa de los Rayos y Soles de Bolívar en la ciudad de Matanzas, el tal Francisco Hernández Morejón. En esa epístola yo me descargaba de culpas, le mostraba al verdugo mis manos jamás manchadas de sangre y le confesaba que nunca pretendí luchar por la independencia, sino apenas crear un ambiente favorable a ella, dentro de los límites constitucionales del país donde había nacido... ¿Cómo es posible, han llegado a preguntarse mis jueces, que la misma pluma, casi el mismo día, pergeñara aquella carta de descargo y también «La estrella de Cuba», considerado ya uno de los poemas patrióticos más desgarrados que jamás se han escrito en la isla? (partie I, section 30).

88. Pour autant, comme le rappelle Cécile Marchand :

[...] lors de son exil au Mexique il poursuivra son engagement politique pendant de longues années en collaborant avec les différents présidents ou en s'opposant à eux ouvertement ; utilisant sa plume ou participant à un épisode de répression, en sa qualité de juge de l'État du Mexique, dont il se repentira » (Marchand, 2015 ; 5).

89. Il avait, avant son départ pour les États-Unis, confié cette lettre à son oncle Ignacio afin qu'il la remette aux autorités dans l'espoir d'éviter un pourtant inéluctable exil à son neveu, ou à tout le moins d'entrevoir une possibilité de retour :

[...] yo le entregué la carta dirigida al juez y, con ella, mi destino.
Mi tío, por su lado, había entregado la carta a las autoridades y esperaba alguna señal satisfactoria, pero sin dejar de organizar mi salida de la isla (partie I, section 30).

90. C'est, par ailleurs, à travers un passage de son récit autobiographique que le lecteur prendra connaissance des raisons profondes qui ont motivé l'écriture de cette lettre dont l'enjeu, guidé par l'amour, était pour lui la possibilité de sauvegarder un espoir de retour à Cuba après son exil forcé, afin de pouvoir retrouver la femme qu'il aimait et de voir naître leur enfant :

Con la carta de Lola ante mis ojos, con su petición en mis oídos, con el corazón adolorido por la delación, con la amargura por la veleidad de los jefes de

una conspiración que sólo fue un circo y con la perspectiva de pasar años en la cárcel o de morir en la horca, me senté aquella noche del 5 de noviembre de 1823 en la estancia que me había destinado la marquesa y escribí, de un tirón, sin vergüenza ni dudas, mi carta dirigida al juez instructor de la causa en Matanzas (partie I, section 30).

[...] porque la mano que escribió aquella misiva estaba movida por el más sagrado de los impulsos: el del amor (partie I, section 30).

91. Car, c'est visiblement ce seul sentiment, cher à l'auteur, Leonardo Padura Fuentes, comme il devait l'expliquer ici, qui a motivé l'écriture de cette lettre, dont il a parfaitement conscience qu'elle constitue, à ses propres yeux, une infamie, d'autant plus que le contenu de cette missive sera rendu publique à Cuba afin de souiller sa figure et faire de lui un traître à la cause indépendantiste et abolitionniste :

Únicamente aquel sentimiento me podía llevar a afrontar el trance de escribir algo tan infame como una carta de exculpación, en la cual, por supuesto, no acusé a nadie, no mencioné nombre alguno ni agravé la situación de los que se hallaban detenidos (partie I, section 30).

[...] recibí la noticia de que al fin se me iniciaría juicio en Cuba, acusado de conspirar contra la Corona española. Poco antes las autoridades de la isla habían hecho publicar mi carta de retractación, con el objetivo de manchar mi figura, y no miento si digo que muy poco me importó (partie II, section 34).

92. La seconde lettre, encore plus lourde de conséquences que la précédente, est celle que José María Heredia, alors quasiment à la fin de sa vie, se décida à écrire, après de longues hésitations, au Capitaine général Miguel Tacón afin de solliciter la permission de rentrer à Cuba pour quelque temps afin de revoir une dernière fois sa famille.

93. Dans cette lettre postée le 1er avril 1836 et très connue de tous, qui constitue aux dires mêmes de son auteur une faiblesse, José María Heredia, dans l'espoir d'obtenir la permission sollicitée afin de revoir une dernière fois sa mère, va renoncer, tout en ayant parfaitement conscience qu'il allait être considéré comme un traître par ses amis, à tout ce en quoi il avait cru et pour quoi il avait lutté et, d'une certaine façon, sacrifié sa vie :

Días, semanas, meses pasé con la pluma en la mano y el papel en blanco frente a mí. Mañanas, tardes, noches y madrugadas medité aquel acto, en lo irreversible de su ejecución, en lo doloroso que resultaba siquiera considerarlo. Pero sabía que todo se centraba en la alternativa infernal de ahora o nunca, pues mi vida se apagaba y Dios, juez tan severo conmigo, tendría que perdonarme por tamaña debilidad. Y la mañana triste del 1 de abril de 1836 salí de mi casa, con un sobre cerrado en la mano, donde iba mi última renuncia a todo o casi todo en lo que yo había creído y por lo que había luchado y sufrido (partie II, section 48).

94. Il est intéressant de constater que, dans les arguments qu'il avance auprès du Capitaine général, se trouve sa sincère prise de conscience qu'à ce moment-là de l'Histoire du continent américain, alors en pleine lutte pour les indépendances ou le maintien en place des jeunes républiques naissantes, toute velléité indépendantiste ou activité révolutionnaire en lien avec sa patrie, alors riche et heureuse, serait, en contexte et sans conteste, mal venue, sans doute en raison de ce qu'il a pu constater de l'évolution de l'histoire politique du Mexique et des différentes crises que ce pays a traversées depuis son émancipation. Une telle constatation, quelque peu amère, de la part de celui qui, dans le même temps, reconnaît qu'il aurait, douze ans auparavant, volontiers sacrifié sa vie pour voir aboutir l'indépendance de sa patrie, a de quoi surprendre. Pourtant, les différents coups d'État et autres tyrannies qui se mettent en place et se succèdent au Mexique en proie à divers soubresauts politiques, voire idéologiques, ont, sans doute fort logiquement, amené le poète à revoir ses idéaux :

La carta que dirigí al capitán general Miguel Tacón es de sobra conocida. Tal como cabía esperar, desde que tuvo en sus manos aquella misiva, Tacón creyó que me había vencido y mis viejos amigos me consideraron un traidor. Pero en aquella carta, de la cual no me avergüenzo pues en ella sólo digo la verdad, pedía al general su autorización para volver a Cuba por un breve tiempo, con el propósito de ver, quizá por última vez, a mi vieja madre. Para demostrarle que ya no era el mismo Heredia al parecer peligroso que le habían dicho, le comentaba entonces algo de lo cual ya estaba más que convencido: «Se me asegura que V.E. expresó saber que mi viaje tendría un objeto revolucionario, por lo que no dudo que sus informantes me han calumniado cruelmente. Es verdad que ha doce años la independencia de Cuba era el más ferviente de mis votos, y que por conseguirla habría sacrificado gustoso toda mi sangre. Pero las calamidades y miserias que estoy presenciando en los nuevos países americanos han modificado mucho mis opiniones, y hoy vería como un crimen cualquier tentativa para trasplantar a la feliz y opulenta Cuba los males que afligen al continente americano» (partie II, section 48).

95. La lettre par laquelle le capitaine général accordera finalement la permission au poète de revenir pour deux mois sur sa terre natale sera accueillie avec joie, même si, dans sa confession autobiographique, José María Heredia avouera, *a posteriori*, que ce retour qui constituait à n'en pas douter une victoire pour Miguel Tacón, sera pour lui le début (et/ou la fin) d'une descente aux enfers, ne serait-ce que parce que ses amis, y compris Del Monte, crièrent à l'apostasie et se sentirent trahis dans leur lutte anticoloniale :

Resulta casi milagroso cómo el acto de enviar aquella carta produjo un giro en mi vida. De inmediato sentí que mi salud mejoraba, mi ánimo cambiaba y

una esperanza volvía a alentar en mi existencia. Además, sano y robusto nació el quinto de mis hijos y lo nombramos José de Jesús, y hasta hoy lo he visto crecer saludable, para alegría de su madre y mía. Y no niego que me sentí feliz cuando, en el mes de junio, recibí la misiva de Tacón en la cual se me autorizaba a viajar hasta por dos meses a la siempre fiel isla de Cuba. Sentí ese día que se me abrían las puertas del cielo, aunque bien sabía que no había hecho más que trasponer el umbral del infierno (partie II, section 48).

96. Les portes de cet enfer lui seront grandes ouvertes (avant de se refermer définitivement) lors de l'entrevue à laquelle le capitaine général Miguel Tacón le convie le 12 janvier 1839, par l'intermédiaire d'une lettre d'invitation. C'est en effet lors de cette rencontre en tête-à-tête, extrêmement intéressante et importante, non seulement pour ce qu'elle véhicule en termes de points de vue et d'idéologie, mais aussi parce que ce qu'elle met à jour de l'échange entre les deux hommes peut être vu comme « une lecture oblique de l'Histoire », que le capitaine général lui révélera, entre autres choses, les trahisons de Del Monte. De fait, comme l'explique fort justement Renée-Clémentine Lucien :

[...] cette trahison par un ami, source de pression psychologique est d'autant plus violente qu'elle est révélée à la victime par un persécuteur représentant le pouvoir, l'ami devenant ainsi un instrument du pouvoir répressif préjudiciable à l'écrivain. L'ami du poète, Domingo Del Monte, aurait fait connaître aux autorités coloniales le rôle joué par Heredia dans la préparation de la conspiration Rayos y Soles de Bolívar. Si la trahison de Heredia par Domingo Del Monte, portée à sa connaissance par un Tacón jubilant lors de son dernier voyage à Cuba, n'est pas historiquement prouvée, ce motif littéraire apparaît pourtant comme l'un des ressorts du destin du poète cubain. Comment expliquer que le Domingo Del Monte, favorable aux mouvements indépendantistes, à une fin de l'esclavage nécessaire au blanchiment de la population de l'Île, éditeur de la revue *La Moda*, d'une haute tenue intellectuelle, et également poète, soit transposé en personnage de l'ami infidèle et délateur ? Il s'agit bel et bien de conforter le mythe romantique du poète nationaliste persécuté et tragiquement astreint à ne pouvoir user de sa plume combative sur la terre natale. La relation qui se tisse entre Heredia et Domingo Del Monte, depuis leur rencontre à l'adolescence, quand tous deux nourrissaient l'ambition d'être poètes, relève de la rivalité mimétique conceptualisée par René Girard. Del Monte se serait résigné à écrire dans *El Revisor Político y Literario*, après avoir pris conscience de la supériorité des talents de Heredia : « Tú haces todo lo que yo quisiera hacer y eres todo lo que quisiera ser. Escribes las poesías que yo quisiera escribir, amas a las mujeres que yo quisiera amar, y crees en las cosas que yo quisiera creer... Tu provocas admiración con tus poesías y escandalizas con tus obras de teatro. Yo lo voy a hacer con el periodismo, que es adonde puedo llegar ». Le personnage Domingo Del Monte dont Heredia souligne, rétrospectivement, les traits dangereux, est paré du sombre génie de Machiavel et n'a de cesse que de le voir abattu. C'est en « ángel caído » et ainsi désigné par lui qu'il accueillit un Heredia misérable lors de sa dernière venue à Cuba, en s'employant à lui rappeler la lettre de reniement de ses ambitions indépendantistes adressée à Tacón, alors que lui-même menait

grand train après avoir épousé l'une des plus riches héritières de la saccharocratie cubaine. La mise en fiction de Del Monte le constitue en personnage déloyal, et traître à ses premiers idéaux de liberté et antiesclavagistes, et contribue à renforcer le mythe d'un Heredia génial, victime de l'envie et de l'ambition d'un Del Monte indirectement complice de Tacón (Lucien, 2007).

97. Mais, surtout, c'est lors de ce face à face à huis clos que José María Heredia va à nouveau chanter la palinodie, mais en sens contraire cette fois-ci, puisqu'il va expliquer au capitaine général, non sans un certain cynisme, que la lettre qu'il lui a envoyée est un tissu de mensonges et qu'il n'a fait qu'écrire ce que l'autre voulait entendre. Ce qui, d'une certaine façon, a sans doute pour but de réhabiliter le poète aux yeux de ses éventuels détracteurs :

—En su carta usted...

—¿Qué quería? Tendría que ser yo muy tonto para no decirle lo que usted quería oír.

—Eso es cínico.

—Tiene razón. Pero un moribundo como yo, que deseaba ver a su madre y a su familia quizá por última vez en la vida, y que necesitaba respirar otra vez el aire de esta isla, tiene las licencias del cinismo y la mentira (partie II, section 55).

98. Ces deux lettres d'une importance capitale sont attestées historiquement et donnent, de fait, toute leur crédibilité à la fiction autobiographique de José María Heredia (et par voie de conséquence au roman dans son ensemble). D'ailleurs, dans le récit consacré à José de Jesús Heredia, le bibliothécaire Figarola, qui tente, en vain, d'acheter les mémoires du poète reconnaîtra l'existence effective d'au moins l'une de ces deux missives : « Pero vamos a ver —era insistente Figarola—: digamos que esos papeles no existen, pero la carta de disculpa de 1823 se conoció, se difundió en parte, y alguien debe tener ese original... » (partie I, section 15).

Conclusion

99. On le constatera aisément, les lettres sont partout présentes dans le roman, aussi bien dans le récit consacré à Fernando Terry qu'à ceux consacrés à José Maria Heredia et, dans une beaucoup moindre mesure, à son fils, José de Jesús Heredia.
100. Elles sont, on l'a vu, de nature diverse. Les unes, quasiment toutes, sont fictives, les autres, deux au total, sont historiquement attestées ; ce qui

vient, sans doute, corroborer l'idée que ce roman se situe à la lisière entre Histoire et fiction, comme l'explique d'ailleurs fort bien le romancier dans ses « Agradecimientos » qui tiennent davantage lieu de postface que de simples remerciements et le justifie pleinement par la présence à la fin de l'ouvrage d'une « Noticia histórica ».

101. De nature diverse également car les unes, très peu, sont intégralement transcrites, comme pour mieux accréditer la vraisemblance du récit, tandis que d'autres sont transcrites en partie, par bribes ou fragments, et d'autres encore sont seulement rapportées de façon indirecte, selon les cas.

102. Elles ont, la plupart du temps, vocation à informer aussi bien les personnages qui les reçoivent que le lecteur qui en prend connaissance ; de la même manière, elles permettent à celui qui les envoie de faire part d'un certain nombre de sentiments ou de donner à connaître, parfois de façon condensée, d'autres fois de façon rétrospective, un certain nombre d'événements importants, participant ainsi, comme on l'a dit, de l'économie du texte dans la mesure où l'auteur, par ce biais, introduit, en raccourci, un certain nombre d'informations qui vont servir au lecteur à reconstituer le canevas de l'histoire ainsi que le cheminement de l'Histoire.

103. Dans de nombreux cas, on se rend compte que le type d'informations ou de sentiments que la lettre transmet était déjà connu du lecteur ou bien sera corroboré par la suite, soit par le truchement d'autres instances narratives au cours du développement de la diégèse, soit par une autre lettre, accréditant ainsi l'authenticité et la véracité des propos qui y sont tenus. C'est par exemple le cas de la lettre de José María Heredia envoyée à Del Monte dans laquelle il l'accuse de trahison après la délation de la conspiration des « Caballeros racionales », dont l'authenticité, alors qu'il s'agit d'une lettre fictive imaginée en tous points par le romancier, sera confirmée, presque une centaine d'années plus tard, dans le récit consacré à José de Jesús Heredia lors de sa discussion avec le bibliothécaire Figarola :

Pero José de Jesús negó tener noticias de la existencia de esos documentos, y puso sobre el buró del enterado bibliotecario dos explosivas cartas personales de Heredia, escritas en el destierro norteamericano y dirigidas a Domingo del Monte, en las que prácticamente lo acusaba de haber delatado la conspiración independentista de 1823 (partie I, section 15).

104. Un autre exemple qui donnerait à penser que les Mémoires autobiographiques du poète ainsi que la dernière très longue lettre qu'il a fait por-

ter à la fin de sa vie à Lola Junco ont bel et bien existé se situe également dans le récit consacré à José de Jesús Heredia où l'on apprend que María de la Merced, la mère du poète, avait fait venir Lola Junco chez elle pour lui parler du manuscrit qu'elle conservera après le lui avoir fait lire et lui remettre en main propre ce courrier qui restera, on le sait, lettre morte : « Desde ese día María de la Merced guardó aquellos papeles en su armario personal, acompañados por una carta en la que establecía los pormenores de su destino » (partie I, section 21).

105. Il est à ce propos intéressant de constater que le récit consacré à José de Jesús Heredia anticipe très souvent le fil de l'histoire que José María Heredia tisse dans son autobiographie fictive.

106. On peut, en fin d'analyse où nous sommes loin d'avoir épuisé le sens et l'intérêt de toutes les allusions ou de la présence de toutes ces lettres dans le roman, valablement s'interroger sur une telle abondance de correspondance épistolaire quand il aurait été sans doute aussi pertinent de passer par une autre voie/voix narrative pour conter les événements qui font la matière historique, sociale, politique littéraire et culturelle du roman et rendre compte de la mise à nu des sentiments du poète. Certes, on a bien conscience que, comme devait d'ailleurs nous le rappeler Leonardo Padura Fuentes lui-même dans un échange de courrier personnel :

la présence de tant de lettres dans le roman correspond au fait que la seule communication possible à l'époque était la communication verbale ou épistolaire et que, en raison de la distance, seule restait la communication épistolaire¹⁰ (Nous avons traduit).

107. Il devait en outre nous expliquer que :

de plus, les écrivains de cette époque étaient très attachés à la correspondance écrite comme le démontre l'un des livres les plus importants de cette époque : le *Centón epistolario* de Domingo Del Monte dans lequel il avait réuni les lettres qu'il avait reçues tout au long de 40 années et qui est l'un des témoignages les plus importants et vivants de cette époque (Nous avons traduit)¹¹.

10 Il s'agit d'un « échange épistolaire électronique » entre le romancier et l'auteur de cet article en date du 14 mars 2021. « La presencia de tantas cartas en la novela responde entonces a que la única comunicación posible en esos años era la verbal o la epistolar. Y en la distancia, solo quedaban las cartas ».

11 *Ibid.* « Y porque, además, los escritores de esos tiempos eran muy aficionados a las correspondencias escritas, como lo demuestra uno de los libros más importantes de esa época, El Centón Epistolario de Domingo del Monte donde él reunió las cartas que fue recibiendo a lo largo de 40 años y que es uno de los testimonios más importantes y vívidos de esa época ».

108. Plus intéressant encore, sans doute, afin de comprendre le recours presque systématique à la correspondance épistolaire, notamment dans le récit consacré à José María Heredia, est le fait, comme devait nous l'expliquer également l'auteur, « qu'en réalité (il avait) au départ conçu toute la ligne argumentative narrée par Heredia comme un roman épistolaire et qu'il s'agissait principalement de lettres adressées à son fils¹² ».
109. Puis, il nous précisait :
- [...] qu'une fois le roman terminé, il s'était rendu compte que ce recours au roman épistolaire ne fonctionnait pas comme il l'aurait souhaité et qu'il avait alors transformé le roman (à tout le moins la partie consacrée au poète) en une sorte de mémoires, tels qu'on peut les lire à présent. (Nous avons traduit).
110. Quoi qu'il en soit, que l'on souscrive pleinement ou non ici à ces déclarations de l'auteur, il est évident que les lettres jouent un rôle important dans l'économie du récit et répondent à diverses stratégies narratives dont la première est peut-être celle qui consiste à révéler.

Bibliographie

DAULER Clara, « La cubanité littéraire au prisme du roman historique dans *La novela de mi vida* de Leonardo Padura », in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées, Crisol*, n° 13, Université Paris Nanterre, 2020.

GUICHARNAUD-TOLLIS Michèle, « L'exil fondateur dans *La novela de mi vida* (2002) de Leonardo Padura Fuentes », in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées, Crisol*, n° 13, Université Paris Nanterre, 2020.

LUCIEN Renée-Clémentine, « La novela de mi vida de Leonardo Padura : une variation sur la trahison et la censure », Université Paris-Sorbonne : Les Ateliers du SAL, 2007, disponible sur : <<http://www.crimic.paris-sorbonne.fr/actes/dc/lucien.pdf>> (consulté le 14 février 2021)

12 *Ibid.* « En realidad toda la línea argumental narrada por Heredia la concebí como un epistolario. Eran cartas a su hijo. Pero cuando ya estaba todo escrito me di cuenta de que el recurso no funcionaba como quería y lo pasé a unas especies de memorias, tal como quedó. »

_____, *Leonardo Padura*, La novela de mi vida, Paris, Atlande, 2020, p. 252-260.

MARCHAND Cécile, « À la recherche de la vérité perdue dans *La novela de mi vida* de Leonardo Padura », in *Líneas*, Revue électronique, Université de Pau et des Pays de l'Adour, n° 6, 2015.

_____, «Este oscuro objeto del deseo en La novela de mi vida de Leonardo Padura Fuentes», in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées*, *Crisol*, n° 13, Université paris Nanterre, 2020.

PADURA FUENTES Leonardo, *La novela de mi vida*, Barcelona, Tusquets, 2002.

_____, *José María Heredia: la patria y la vida*, La Habana, Ediciones Unión, 2003.

_____, in «Leonardo Padura recibe la medalla Carlos Fuentes en la Feria del Libro de Guadalajara », *DDC Madrid*, 30 Nov 2020. En ligne : https://diariodecuba.com/cultura/1606743687_26858.html. (Consulté le 14 février 2021).

PARISOT Fabrice, «La novela de mi vida al desnudo. Entrevista con Leonrado Padura Fuentes», in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées*, *Crisol*, n° 13, Université paris Nanterre, 2021.

ZAYAS Elena(a), « Une île, une écriture, deux territoires rêvés de l'œuvre romanesque de Leonardo Padura », in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées*, *Crisol*, n° 13, Université paris Nanterre, 2020.

____ (b), «El arte de borrar fronteras: ficción e historia en La Novela de mi vida de Leonardo Padura», in *La novela de mi vida de Leonardo Padura : miscellanées*, *Crisol*, n° 13, Université paris Nanterre, 2020.